

Le journal francophone de l'université McGill
Le Délit
vol. 90, num. 30, le mardi 23 janvier 2001

stéphane dion
[page 5]

mariejo thério
[page 9]

voicing our vision
[page 6]

opinion lisez ça svp

ÉVANGÉLINE FAUCHER

Il y a quelques semaines nous parvenait une nouvelle à faire hurler les nostalgiques qui regrettent le temps où les médecins de campagnes parcouraient dans leurs traîneaux nos contrées enneigées par des froids sibériens (ou plutôt canadiens, ce qui revient parfois au même) avec pour unique compagnon leur cheval, voire leur meute de chiens

En effet, les dernières revendications salariales des médecins du Nouveau-Brunswick semblent à des années-lumière des hauts faits de nos héros de roman avec leur ratio d'un mort et d'une naissance par chapitre. Donc nos bons docteurs néo-brunswickois, dont le salaire moyen est évalué à 185 000 \$ (bien que certains représentants des médecins contestent

ce nombre), avaient alors déclenché une grève générale illimitée sous prétexte que leur gouvernement ne voulait pas leur donner l'augmentation de salaire de 50 000 \$ exigée, ne leur accordant qu'un mince 17 000 \$.

Sans doute les médecins ont-ils tout un lot d'obligations: le salaire de la jolie (ou pas) secrétaire et celui de la vieille femme de ménage (pakistanaise, haïtienne ou mexicaine, au choix), le loyer du cabinet et le coût exorbitant de la bonne grosse cargaison de petites pantoufles de papier mises à la disposition des patients pendant les longs mois d'hiver. Malgré tout, n'est-il pas ironique de constater que l'augmentation exigée par les médecins du Nouveau-Brunswick correspond, si l'on se rapporte aux dernières analyses de Statistiques Canada, au salaire moyen de la famille type d'au moins deux personnes, celle qu'on appelle, bien étrangement, la famille économique. Est-ce un nouveau combo gouvernemental?

Le plus étrange dans toute cette histoire c'est que les médecins affirment (et ils ont raison!) que la population de leur province soutient leurs revendications. Comment expliquer que l'employé au salaire minimum puisse approuver que l'on accorde aux médecins une augmentation de plus du triple de son revenu annuel. Avons-nous tous tellement peur pour nos pauvres petites personnes que nous sommes prêts à accepter toutes les demandes salariales des grands mandarins de la santé? La population exige de meilleurs soins, plus accessibles et elle a bien raison. Mais elle préfère également se fermer les yeux et tout accorder de peur de voir ses médecins fraîchement diplômés quitter les rangs des cliniques et des hôpitaux de la province. Les médecins, de leur côté, ont les yeux grand ouverts et regardent tellement fort vers certaines provinces voisines ou vers les États-Unis, où leurs confrères sont mieux rémunérés, qu'ils risquent bien de souffrir de strabisme aigu avant bientôt, les pauvres! Et dire qu'ils ne pourront pas même aller consulter leurs collègues ophtalmologues, en grève eux aussi! Pourtant, ils n'ont pas tort de loucher si fort, il est vrai qu'ils font plus de frics les petits saligauds de l'autre côté de la clôture.

Mais là est justement le hic! Pourquoi décide-t-on de faire médecine? Il serait sans doute fort intéressant d'entreprendre une étude sur le sujet

auprès des jeunes étudiants, de nos facultés de médecine au pays. Bof! Et à quoi bon, on se doute bien de ce qu'ils répondraient pour sauver des vies, pour aider son prochain et être utiles à la société. À moins, sait-on jamais, que certains soient assez cyniques pour répondre pour l'argent, pour faire un million de dollars d'ici dix ans en travaillant pour un grand hôpital américain dernier cri, dernier chic ou plus naïvement pour faire plaisir à papa, tout simplement.

Il ne faut cependant pas accuser les médecins à tort et à travers, je connais d'excellents médecins de famille qui ne vous accordent jamais moins d'une demi-heure, qu'ils passent aisément à vous écouter. Même de grands spécialistes et d'imminents professeurs sont prêts à vous consacrer presque autant de temps. Sans doute ces médecins sont-ils du nombre de ceux qui reçoivent l'Appel. Il fut un temps où les vocations étaient fort à la mode; on recevait l'appel de Dieu pour entrer dans les ordres, celle du devoir, de l'amour du bien ou de je-ne-sais-quoi pour devenir médecin. Cependant, maintenant que prêtres et sœurs religieuses se disputent la course au centenaire, la vocation semble une notion en pleine désuétude. En fait, les vraies vocations ont sans doute toujours été en nombre réduit et les fausses vocations, soufflées par l'attrait du pouvoir et de l'argent et comme pouvoir et argent ne riment plus vraiment avec saints sacrements...

... il reste la médecine, une profession que l'on embrasse aussi, dit-on, par vocation. Bien sûr, les vocations véritables existent encore et nombre de ceux qui envisagent de consacrer leur vie à mettre en œuvre les principes du serment d'Hippocrate sont de véritables passionnés de leur discipline. Puis, il y a les autres, tous les autres, ceux à qui il faudrait bien recommander l'exercice du bon vieux examen de conscience, joyaux de la médecine jésuite. Mais comment détecter les candidats qui, parmi les étudiants en médecine, ont vraiment reçu l'Appel. Certainement pas en les sélectionnant selon des critères d'excellence académique qui ne nous disent rien sur leurs aptitudes relationnelles. On pourrait croire que les études de médecine, longues et ardues, de même que les conditions difficiles que l'on impose aux nouveaux médecins devraient découvrir ceux qui justement n'ont pas la

vocation. Pourtant non, certains semblent considérer ces premières années comme l'obligatoire chemin de Damas au bout duquel ne surgit non pas l'illumination de la conversion, mais celle de la prospérité. Non, tous les chemins ne mènent pas à Rome...mais peut-être bien tout droit aux États-Unis. Il y a aussi ces étudiants qui viennent de l'étranger afin d'effectuer dans nos universités leurs études de médecine avant de retourner pratiquer dans leur pays. Mais à ces idéalistes-là, tout sera pardonné: on n'a qu'à considérer le coût de leurs études comme une partie de l'aide canadienne aux pays en voie de développement. Et puis ceux-là, au moins, ils ont la vocation.

Certains pays socialistes, sous la houlette de leurs grands frères communistes, ont bien appris leurs leçons: pour eux tous les hommes sont égaux et le balayeur est tout aussi essentiel au bon fonctionnement de la société que le médecin ou le président de la république. Ceux-là ont trouvé le truc infailible afin d'éprouver la qualité de la vocation de leurs futurs médecins. Ainsi en Algérie, le chirurgien en chef de l'Hôpital militaire d'Alger est payé l'équivalent de moins de 10 000 \$ par année et la situation est bien plus catastrophique encore pour les simples médecins ou professeurs. Aussi, nombre de travailleurs de la fonction publique sont-ils réduits à vendre des cacahuètes après le boulot pour réussir à nourrir convenablement leur famille, mais que voulez-vous lorsque votre gouvernement vous paie en monnaie de singe! Peut-être serait-il amusant de proposer à nos médecins du Nouveau-Brunswick ainsi qu'à tous les médecins canadiens (car nos pauvres docteurs néo-brunswickois n'étaient ici qu'un prétexte, vous l'aurez deviné) d'aller faire un petit stage en Algérie pendant que les médecins algériens découvriraient les joies du système de santé du « plus meilleur pays » du monde.

En parlant de médecins algériens (ou pakistanaï, haïtiens ou mexicains, au choix encore une fois), ils sont nombreux ceux qui arrivent au Québec tout frais, tout chauds avec leur diplôme de médecine en poche; pourtant on les laisse nous servir le café ou laver nos planchers au lieu de les employer dans nos hôpitaux et nos CLSC. Pour une fois que l'on pourrait bénéficier d'arrivage de cervelles fraîches au lieu de subir leur fuite. ☹

SI VOTRE *cote* EST BONNE, NOUS AVONS LA *bourse* QU'IL VOUS FAUT



Les bourses d'excellence de l'INRS

*Vous faites partie des valeurs sûres dans votre discipline?
Vous prévoyez obtenir ou avez obtenu une bourse d'un
organisme subventionnaire reconnu?*

**Vous pourriez être admissible à une bourse
d'excellence de l'INRS pouvant
atteindre 7 000 \$ par an!**

Ces bourses d'excellence sont offertes aux étudiants qui
s'inscrivent à l'un des programmes de l'INRS.

**Passez à l'action! Informez-vous ou faites
votre demande dès maintenant:
www.inrs.quebec.ca**



Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique

La science en ACTION pour un monde en ÉVOLUTION

Informations	Téléphone: (418) 654-2500	www.inrs.quebec.ca
	Sans frais: 1 877 326-5762	

Nous sauvons des vies!

Le capitaine Bruno Castonguay coordonne les secours aériens pour les Forces canadiennes. Lui, ses collègues et partenaires aident des Canadiens en danger. Ils peuvent intervenir en tout temps dans des situations d'urgence, sur terre ou sur mer, afin d'aider à sauver des vies. Ce n'est qu'un parmi les centaines de services offerts par le gouvernement du Canada.

Pour plus d'information sur les services du gouvernement :

- rendez-vous au **Centre d'accès Service Canada** le plus près
 - visitez le **www.canada.gc.ca**
 - ou appelez au **1 800 O-Canada (1 800 622-6232)**
- Téléscripteur / ATME : 1 800 465-7735

Canada



éditorial

Le «sermon» d'Hippocrate

FRANÇOIS PRADELLA

Alors que la plupart des fonctionnaires du Nouveau-Brunswick se battent pour une augmentation de salaire de quelques p. cent, les médecins, eux, demandent 30 p. cent. Les médecins du Nouveau-Brunswick sont en guerre.

Voilà bientôt trois semaines qu'ils font pression sur le gouvernement de Bernard Lord, lui réclamant une hausse de salaire. Le gouvernement leur offre une augmentation de 12 p. cent, étalée sur quatre ans, ce qui correspond à 17 000\$. Il y a donc un écart de 33 000\$ par médecin entre les deux parties.

Il y a plusieurs raisons qui motivent les médecins à se battre. Mais la principale, c'est qu'ils sont payés 30 p. cent de moins que leurs collègues de la Nouvelle-Écosse. Or cela représente un écart de 50 000\$ avec leurs amis de la province voisine.

La principale faille dans les revendications des médecins, c'est justement la demande de parité salariale avec les confrères d'une autre province, ici la Nouvelle-Écosse. La gestion de la santé est une compétence des provinces et bien qu'on puisse critiquer cette gestion, on ne peut tout de même pas se comparer à d'autres en se basant uniquement sur les salaires.

Chaque province gère son budget différemment et paye ses fonctionnaires selon ce qu'elle peut leur offrir. La question n'est pas de critiquer uniquement les demandes des médecins, mais de les critiquer dans leur contexte. Or, en ce moment, le Nouveau-Brunswick traverse une de ses pires crises en ce qui concerne les grèves de fonctionnaires. Les demandes des médecins seraient peut-être valides s'il n'y avait qu'eux qui avaient besoin d'argent. Mais ils ne sont qu'un groupe parmi tant d'autres. Et les professeurs méritent beaucoup plus une augmentation salariale que les médecins. Ils en ont pas eu depuis bien longtemps.

Il y a un concept qui a été oublié par les médecins (et sûrement parmi d'autres groupes quoique ce soit plus flagrant pour les médecins): c'est celui de la solidarité. Et ici, il ne faut pas uniquement accuser les médecins du Nouveau-Brunswick. Il faut bien parler de tous les médecins. Ils ne sont pas seuls dans un hôpital. Il y a

toute une équipe qui travaille avec eux et pourtant, ils ont toujours le gros bout du bâton.

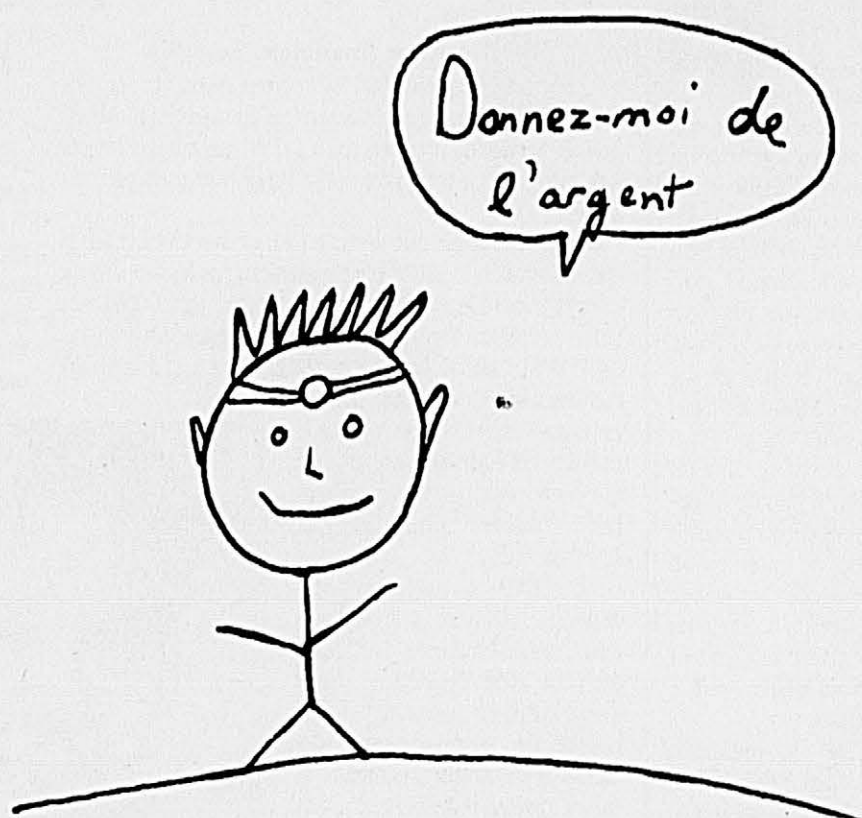
Les infirmières du Nouveau-Brunswick ont obtenu une augmentation de 1,5 p. cent dans une récente entente. Elles travaillent autant d'heures que les médecins et ont elles aussi des conditions de travail médiocres, mais elles ne jouissent malheureusement pas des mêmes privilèges que les médecins. Jamais n'a-t-on vu les médecins appuyer ce pourquoi elles se battaient.

Et si vous voulez savoir, les fonctionnaires qui sont les moins solidaires sont bien les médecins.

Alors pensez-vous que les médecins devraient rejeter l'offre que leur fait le gouvernement? Jamais.

Il y a un film qui est sorti il y a déjà quelques semaines, Les confidences du Dr. Sachs. C'est l'histoire toute simple d'un médecin de campagne qui a un petit bureau et qui soigne les gens qui viennent le voir. Et surtout, il les écoute. Il écoute leurs histoires, leurs drames, leurs bobos. Bref, un tout petit film qui parle d'un médecin. Peut-être faudrait-il que nos médecins, ainsi que ceux du Nouveau-Brunswick, aillent le voir. Peut-être oublieraient-ils leurs obsessions pécuniaires et apprécieraient-ils un peu plus leur emploi.

Et attendant, Hippocrate peut bien se retourner dans sa tombe. ☺



DOCTEUR MYSTERIOSO

TA MÈRE

Maintenant que nous avons votre attention, nous voudrions annoncer, encore une fois que: Nos réunions sont le mardi à 17h30 au sixième étage (New Chancellor Day Hall de la Faculté de droit).

Le Délit et ta mère ensemble pour toujours.

LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture
ÉVANGÉLINE FAUCHER
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction
THUY-TIEN TRAN

coordonateur de la mise en pages
FON DE VUONO-POWELL

coordonateur de la photographie
BARTER KOMOROWSKI

coordinatrice de la correction
VANESSA ALLNUTT

coordonateur du site internet
DOMINIC CÔTÉ

illustrateur
DOCTEUR MYSTERIOSO

collaboration
JONATHAN ARIS
FRANÇOIS BONNEAU
DANIEL DESCHÊNES
GUILLAUME GINGEMBRE
JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE
JEAN-FRANÇOIS LAROCHE
CÉDRIC LAVAL
SIMON NICOLOFF
SOPHIE PILLARELLA

méchancité
MARIAN SCHIRIER

assistance à la gérance
PIERRE BULLION

publicité
SASHA DECHENE
BORIS SHEDOV

photocomposition et publicité
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily
BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages
du Délit français vise simplement à alléger le texte et
ne se veut
nullement discriminatoire.

LE DÉLIT FRANÇAIS EST PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS DU DAILY. IL ENCOURAGE LA REPRODUCTION DE SES ARTICLES ORIGINAUX À CONDITION D'EN MENTIONNER LA SOURCE (SAUF DANS LE CAS D'ARTICLES ET ILLUSTRATIONS DONT LES DROITS AVAIENT ÉTÉ AUPARAVANT RÉSERVÉS, INCLUANT LES ARTICLES DE LA CUP). LES OPINIONS EXPRIMÉES DANS CES PAGES NE RÉFLÈTENT PAS NÉCESSAIREMENT CELLES DE L'UNIVERSITÉ MCGILL. L'ÉQUIPE DU DÉLIT N'ENDOSSE PAS NÉCESSAIREMENT LES PRODUITS DONT LA PUBLICITÉ PARAÎT DANS CE JOURNAL. IMPRIMÉ PAR PAYETTE ET SIMMS INC. LE DÉLIT EST MEMBRE FONDATEUR DE LA CANADIAN UNIVERSITY PRESS (CUP) ET DE LA PRESSE UNIVERSITAIRE INDÉPENDANTE DU QUÉBEC (PUIQ).

IMPRIMÉ SUR DU PAPIER RECYCLÉ À 20 P. CENT.
ISSN 1192-4608

contactez-nous avec vos idées,
photos, articles à
delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web
pour lire le Délit partout
dans le monde au:
www.delitfrancais.com

Allez hop!

Francois

se soulage sur:

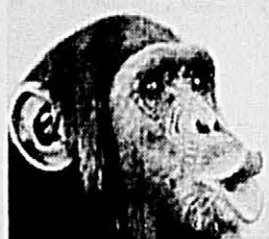


Mononcle Sam

FRANCOIS PRADELLA



Vous avez vu l'assermentation de George W. Bush samedi? Pas moi. Je n'ai vu que des extraits aux nouvelles. C'était comme le Super Bowl, sauf qu'il n'y avait pas de Bowl. C'était le Super President: Super George. Avec tous ces flafas inutiles, les Américains nous prouvent encore une fois qu'ils sont «les plus meilleurs du monde».



Ils me font rire (et je dis cela sans aucun préjudice à leur égard). Ils me font tout simplement rire comme ça me ferait rire de voir Elvis Gratton en maillot de bain. Ils sont comiques, mais sans vraiment le savoir.



Il y a le révérend Jesse Jackson, une espèce de prêtre superstar, qui a conseillé et aidé Bill Clinton lors de son procès pour destitution. Or, il se trouve que M. Jackson a eu un fils illégitime à la même époque! Je ne veux pas juger qui que ce soit, mais avouez que c'est drôle!



Il y a George W. Bush, un idiot (dans le sens le plus pathétique du terme) plein d'argent, ayant un papa très influent, qui devient président. Il a avoué avoir pris de la drogue, mais de ne pas avoir inhalé. Je ne comprends pas vraiment comment cela peut s'appliquer à la cocaïne, mais bon. Il était dernier de classe et sentait des pieds jusqu'à ce qu'il découvre la poudre Gold Bond. On dit qu'il s'est levé un matin et qu'il est allé déjeuner au restaurant: c'est là qu'il aurait vu son père pour la première fois à la télévision (il n'écoute pas habituellement la télévision, car il dit que les électrons lui détruisent le peu de neurones qui lui restent). Il s'est alors dit qu'il voulait être comme lui, mais pas tout de suite. Il avait encore plusieurs bonnes années de fête devant lui. C'est comme ça qu'il est devenu sénateur du Texas, puis président des États-Unis. Le président a donc été sénateur de l'état qui a électrocuté le plus de gens durant son mandat!



Il y a Dick Cheney, le vice-président. Républicain né, on dit qu'il allait à l'école avec un fusil, car c'était écrit dans la constitution qu'il en avait le droit. Son plus grand défi aura été de rester en vie durant son mandat. Il n'a donc plus le droit de prendre l'avion. D'ailleurs, c'est la nouvelle façon de faire de leur politique étrangère. Si on ne peut y aller en auto, fuck off. Il y a une guerre quelque part en Asie, on s'en fout. Avouez que c'est plus simple de procéder ainsi. (Entre nous, il paraît que le mot d'ordre dans l'entourage de George, c'est la simplicité. Il faudra tout lui expliquer à l'aide de dessins. Si jamais un concept lui échappe, on aura recours à la lobotomie.)



Puis il y a le seul, l'unique, Bill Clinton. Avouez que c'est le genre de gars avec qui vous écouteriez le football le dimanche soir. Bill. Le Bill. On dit qu'il a baisé plus de femmes à la Maison Blanche que JFK. Pas croyable! Cependant, JFK avait manifestement plus de goût. Prenez sa femme pour commencer, Jackie, et puis Marilyn Monroe. Bill, lui, est plus simple, plus pragmatique. Il s'essaye avec ses secrétaires. Et qui peut dire non à Bill, le président. Bill préfère les Monica. C'est son choix. Peut-être Monica a-t-elle compris l'expression qui dit que



le président américain est l'homme le plus puissant de la planète.



N'empêche que j'ai bien ri et que je rirai encore. J'aime bien les USA. ☺



Une augmentation possible des frais pour une bonne cause

L'AEUM travaille sur un «Fonds pour la vie du campus»

ANNIE SABOURIN

Deux dollars de plus à vos frais par semestre, ça vous tente? C'est pourtant ce que pourrait proposer Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM, et Chris Gratto, vice-président Clubs et services.

Une des promesses électorales de Wojtek A. Baraniak était de trouver des moyens alternatifs pour financer les clubs, services et associations départementales de l'AEUM. Il tente donc de tenir ses promesses. De son côté, Chris Gratto travaillait sur une idée similaire, un «Fonds pour la vie du campus». C'est de là que vient cette idée de fonds récemment présentée au conseil de l'AEUM.

La situation financière actuelle

La session dernière, l'AEUM a connu de nombreux problèmes avec différents clubs et services au sujet de leurs budgets. Le Service de premiers soins a d'ailleurs fait des vagues à ce sujet, mais le tout a été résolu et fait désormais parti du passé.

Le problème est que le budget alloué aux clubs et services est restreint. L'AEUM n'a simplement pas les moyens de donner plus. «Cette année, nous allons donner 59 000\$ aux clubs», explique Kevin McPhee, vice-président Opérations de l'AEUM. Cela fait en sorte que l'AEUM ne peut que financer une partie des budgets de tous les clubs et services présents sur le campus. Les équipes sportives ainsi que les voyages pour des conférences ne peuvent simplement pas être financés.

L'AEUM a d'importantes dépenses, certaines qui augmentent d'année en année. Et l'AEUM ne peut avoir de déficit. «Nous avons été bons jusqu'ici pour ne pas couper le financement des clubs, nous avons maintenu le même niveau, mais si nous avons un déficit cette année, nous allons devoir couper l'année prochaine. Évidemment, la chose la plus facile à couper, pas politiquement, mais en regardant le budget, est le financement des clubs», explique Kevin McPhee.

Un autre fonds existe déjà

L'AEUM possède déjà un fonds spécial pour financer certaines activités. Il s'agit du Fond pour les projets spéciaux. Cette année, son budget a été fixé à 20 000\$. «Tout étudiant peut appliquer pour ce fonds, mais il y a des critères que le

Au conseil de l'AEUM qui se tenait il y a deux semaines Chris Gratto a présenté l'idée d'une contribution de 2\$ par étudiant

projet doit rencontrer», explique Kevin McPhee. Toutefois, ce fond ne couvre pas tous les types d'activités. Par exemple, l'argent ne devrait pas être utilisé pour financer des journaux bien que cela se soit déjà produit. Les conférenciers et les équipes sportives ne sont pas inclus dans ce fonds.

Trouver des alternatives

Aux dires de Wojtek A. Baraniak, trouver plus d'argent semble donc nécessaire si on désire améliorer la vie étudiante. «Tous les jours je reçois des courriels demandant de l'aide pour des activités, mais nous n'avons malheureusement

Inviter plus de conférenciers à McGill est un des objectifs favoris de Chris Gratto et de Wojtek A. Baraniak.

pas l'argent pour les aider», affirme Wojtek A. Baraniak.

«L'année dernière, j'ai rencontré plusieurs personnes me disant qu'ils donnaient de l'argent à l'AEUM sans toutefois voir les bénéfices, que c'est difficile en tant qu'individu avec une bonne idée de trouver du support», explique Wojtek A. Baraniak. «Il était donc nécessaire de trouver un autre moyen de financement pour aider plus de groupes étudiants. De là l'idée du Fond pour la vie du campus.»



Wojtek A. Baraniak: un des hommes derrière ce nouveau projet

L'objectif derrière ce nouveau projet est de financer directement divers clubs, services et associations départementales qui en ont vraiment besoin. Inviter plus de conférenciers à McGill est un des objectifs favoris de Chris Gratto et de Wojtek A. Baraniak. «Un des problèmes que nous avons à McGill est que nous n'avons pas beaucoup de conférenciers importants nous visitant. Dans d'autres universités, ils ont l'argent nécessaire puisqu'ils ont des fonds spécifiques pour les conférenciers», explique Wojtek A. Baraniak.

L'idée est des plus nobles. Mais comment cela va-t-il fonctionner exactement? Rien n'est certain pour le moment. Au conseil de

l'AEUM qui se tenait il y a deux semaines, Chris Gratto a présenté l'idée d'une contribution de 2\$ par étudiant. La possibilité de contributions extérieures est aussi examinée, mais rien n'a toutefois été confirmée. Le débat sur cette question doit avoir lieu au conseil de l'AEUM cette semaine. Toutefois, pour augmenter les frais scolaires, l'AEUM devra passer par un référendum.

Une baisse de frais à venir

Il faut savoir que certains frais payés par les étudiants vont disparaître dans un avenir prochain, bien qu'aucune date ne soit encore précisée à ce sujet. Si on examine la facture payée par les étudiants, on découvre que 3\$ vont à la garderie de l'AEUM qui doit ouvrir en septembre 2001, 10\$ vont aux installations athlétiques et 20\$ vont au bâtiment des services aux étudiants connu sous le nom de l'édifice William et Mary Brown. Ces trois frais vont disparaître. La garderie va ouvrir et devrait pouvoir s'occuper d'elle-même et les deux bâtiments vont bientôt être finis de payer. Alors ajouter 2\$ alors que 33\$ vont bientôt disparaître laisse 31\$ de moins à la facture qui paraît parfois salée. «Tous les étudiants vont bénéficier du Fond, car ils lisent tous les journaux et participent à certaines activités», a affirmé Chris Gratto au conseil de l'AEUM. ☺

opinion

Stéphane Dion ou l'obsession constitutionnelle

SIMON NICOLOFF

Stéphane Dion, dans son impudence habituelle, est venu saluer ses amis du comité de la faculté de droit libérale de McGill jeudi passé dans un discours vide en contenu mais ô combien gracieux pour ses disciples.

L'idée d'écrire un article neutre sur les propos tenus par «l'honorable» Stéphane Dion, ministre fédérale des Affaires intergouvernementales, président du conseil privé de sa Majesté, mais surtout homme dévoué à l'affaiblissement du Québec, est absurde. Tout commence au Moot Cour, à la faculté de droit. L'homme s'avance confiant, il est en terrain partisan – il est d'ailleurs fort peu probable que Dion ait été capable d'une telle provocation à l'UQAM. Le discours s'intitule «l'obsession constitutionnelle», choix qui se retournera contre lui.

L'indépendance crée un sens du nirvana puisque cela signifierait la fin de la chicane; tous les frères et sœurs réunis.

La première série d'argument se tourne inévitablement sur la victimisation de la population québécoise face à son gouvernement. Selon ses dires, les quatre possibilités du choix québécois, c'est-à-dire la souveraineté-association, la souveraineté-partenariat, l'indépendance et le statut quo divisent le vote. À ce chapitre, nous pouvons lui donner raison. Comme le souligne Serge Cantin, professeur de philosophie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, cinq ans de Bouchardisme n'ont pas fait avancer le projet

souverainiste, mais «ouvert la porte à une idéologie néo-libéralisme à valeur universelle qui pave le chemin d'intérêts des grandes nations et de leur multinationales». Le «fardeau de la preuve», nous confit Dion, est la meilleure stratégie pour apaiser le sentiment nationaliste, «lorsque les gens verront que leur gouvernement n'a rien à leur offrir, ils s'en iront».

Première contradiction du grand chef: comment le Parti Québécois n'aurait rien à offrir à son peuple si quatre projets sont sur la table? Dion tourne ensuite en ridicule le discours de départ de Lucien Bouchard, ex-premier ministre du Québec. «Est-ce que les chaires d'excellence universitaires ou les bourses du millénaire sont des raisons pour scinder un pays?», s'exclame Dion, citant les propos du politicien. Non, peut-être pas, mais un projet comme la désormais célèbre loi C-20, qui détermine les structures d'une éventuelle négociation en cas d'indépendance, en est une. N'étant pas séparatiste moi-même, il est rationnel de laisser un peuple décider des conditions de sa lancée vers l'avenir.


Après avoir comparé le Québec à la Catalogne, deux exemples pourtant diamétralement opposés, le ministre rappelle que la discussion de la volonté populaire québécoise ne peut passer par les acquis politiques. «La décentralisation ne refroidirait pas leur ardeur, confit le ministre, les séparatistes ne veulent pas d'un tiers de la séparation». Bien sûr, la décentralisation n'est pas la meilleure solution, car elle antagoniserait le reste du Canada. La véritable question est de savoir pourquoi l'idée d'établir une confédération ne revient pas sur la table. Après tout, le Québec n'est pas le seul à contester la légitimité de la centralisation fédérale: Toronto, l'Alberta et la Colombie-Britannique ont apporté de sérieuses réserves notamment quant à des questions de



santé et d'aménagement urbain.

«L'indépendance crée un sens du nirvana puisque cela signifierait la fin de la chicane; tous les frères et sœurs réunis», rappelle Dion en fin de discours. Nous tenons à vous rappeler, Monsieur Dion, que vous êtes l'investigateur des trois dernières chicanes: les bourses, le pacte d'Union Sociale et C-20 ont évidemment mis l'huile sur le feu. Le gouvernement fédéral possède d'office le gros bout du bâton. Passé maître dans l'art de gâcher le sentiment d'appartenance d'une communauté, il radicalise le débat souverainiste. D'un côté, les vaincus souffrant d'une sorte de «complexe du colonisé» se perdent dans la rhétorique du cul-de-sac, les autres, désespérés, lancent des bombes dans les Second-Cup où font comme un intervenant s'adressant à Dion jeudi passé: «Vas-tu enfin nous dire, ce que tu entends par majorité claire?».

L'émotion est à son comble, discréditant le jeune homme. C'est peut-être ce qui nous agace

chez lui, son éternelle flegme même dans des questions si sensibles. *Le Délit* le prend pourtant à son jeu: «Si vous êtes si convaincu de la ferveur de l'unité canadienne, pourquoi votre gouvernement, au moyen du Conseil sur l'unité nationale dépense 600 millions de dollars par année à cette même promotion? Ne serait-il pas un sentiment sensé émergé naturellement?» L'homme est traqué. «Vous savez, nous participons à l'essor de la culture (au lieu d'unité) canadienne et nous dépensons moins d'argent que les Français ou les Espagnols à ce chapitre», a-t-il répondu banalement, évitant le sujet au lieu de répondre objectivement. Ce n'est pas de comparaison dont nous souffrons Monsieur Dion, c'est de votre obsession constitutionnelle. «Les Québécois ne veulent pas de référendum», disait Claude Charron. Profitez donc de cette accalmie pour vous lancer dans la rhétorique de la compassion pour qu'enfin deux solitudes, pour reprendre l'expression de Charles Taylor, puissent enfin se réconcilier. 

brève campus

L'AÉUM nous rend de l'argent

ANNIE SABOURIN

Chaque session, l'AÉUM offre aux étudiants la possibilité de se voir rembourser 38\$ s'ils sont à temps plein et 19\$ s'ils sont à temps partiel. Toutefois, cette option n'est pas très publicisée. Du moins, elle ne l'était pas le semestre dernier.


Il s'agit du Fonds étudiant de McGill.

Il est divisé en trois parties: l'amélioration des bibliothèques, le fonds pour les bâtiments et le fonds pour les bourses.

Jusqu'ici, le FEU a permis l'aménagement d'une salle d'étude 24 heures dans une des bibliothèques. Il a aussi permis la remise de plusieurs bourses à des étudiants mcgillois.

«La plus belle partie de ce processus est qu'il est possible de choisir de ne pas y participer», affirme Wojtek A. Baraniak, président de l'AÉUM. Cela fait en sorte que les étudiants ne pouvant se permettre de payer ce frais supplémentaire peuvent se le voir rembourser.

Il est certain que les étudiants ayant reçu des bourses sont tout à fait d'accord avec l'idée, car dans bien des cas, il leur a permis de poursuivre leurs études à McGill. «Les bourses permettent aux récipiendaires de ne pas avoir d'emploi à temps partiel et de se concentrer sur leurs études», explique Wojtek A. Baraniak.

Il est possible de choisir de ne pas participer au fonds en présentant sa carte étudiante toute la semaine entre 10h00 et 14h00 à la salle 1203 situé près du bureau de l'AÉUM dans le bâtiment des services étudiants William et Mary Brown. 

brève campus


Une collecte pour aider le Salvador

ANNIE SABOURIN

À peine après s'être remis des dégâts causés par l'ouragan Mitch, le Salvador a été touché par un terrible tremblement de terre. Des dommages de plus d'un milliard de dollars ont été faits et des milliers de personnes sont sans abri. Le pays a déjà commandé 3000 cercueils de la Colombie pour enterrer ses morts qui se compte par centaines. L'aide internationale est déjà en route.

C'est

pourquoi un groupe étudiant rattaché à l'AÉUM a décidé d'agir. Il s'agit du Projet. Il organise un raid du ghetto ce vendredi. L'objectif est de rassembler des couvertures, de la nourriture, des vêtements et de l'argent pour ensuite l'envoyer au Salvador.

Pour donner des items ou pour devenir bénévoles pour une journée de plaisir rassembler des dons, appeler au 849-4096. Vous pouvez vous inscrire dans le hall du Leacock du lundi au vendredi ou envoyer un courriel à project@ssmu.mcgill.ca. 

nouvelles campus

On peut enfin chialer... et se faire entendre

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

On verra demain l'apparition d'un nouvel organisme : 'Voicing Our Vision'. Chapeauté par l'AEUM, cette nouvelle instance se veut un moyen de communiquer nos attentes et propositions pour parvenir à l'établissement d'une université plus agréable pour tous.



C'est important en ce moment pour clairement présenter la vision étudiante et pour que l'université en prenne compte dans sa planification. Ils pourront écouter et peut-être modifier leur planification, le cas échéant.



Ça mange quoi en hiver: objectifs

«Voicing Our Vision». Voilà un titre qui en dit long sur les intentions de ce nouveau comité orchestré par Clara Péron, vice-présidente aux Affaires universitaires. Mais encore? Eh bien, pour les plus curieux d'entre vous, VOV consistera à recueillir des feedbacks de la part des étudiants: plaintes, commentaires, mais surtout suggestions. On ne se retrouvera donc pas dans une pittoresque foire au chialage, mais bien dans un exercice constructif visant à cibler ce qui ne fonctionne pas et ce qui semble problématique pour ensuite retenir diverses solutions.

D'où ça vient: le concept

Vous rappelez-vous de toute la controverse suscitée lors du possible départ d'un professeur pour une autre université? Sans entrer dans les détails, disons que la mobilisation étudiante de l'heure a impressionné la vice-présidente aux Affaires universitaires. C'est à ce moment qu'elle a constaté que les étudiants avaient quelque chose à dire, mais qu'ils avaient besoin d'un médium pour le faire.

L'idée d'un forum à la disposition des étudiants a ensuite germé dans la tête de Clara Péron. «Je passe la plus grande partie de mes journées au James Administration Building, siégeant sur divers comités. Il me faut donc un moyen réel pour ne pas perdre le fil des préoccupations étudiantes», affirme-t-elle.

Sur ce point, l'initiative est allègrement justifiée. Trop de dirigeants peuvent s'embrouiller dans diverses considérations et oublier leurs obligations réelles. Chose dans laquelle la vice-présidente aux Affaires universitaires ne veut pas verser. D'ailleurs, Clara Péron garde un contact indélébile avec quinze organismes. Elle doit par ailleurs s'occuper de la représentation étudiante,

du respect des droits étudiants et de diverses affaires académiques. VOV n'est qu'une partie de ses préoccupations, beaucoup plus étendues.

De plus, VOV répond réellement à un besoin. Il n'existe à McGill aucune forme de recours collectif, d'assemblée générale ou de comités qui disposent de la plate-forme et de la portée de «Voicing Our Vision». En effet, en temps normal, on élit les têtes dirigeantes de l'AEUM et on se foute de ce qu'on peut réellement faire pour notre université pour le reste de la session. Cela a du sens, car une assemblée générale constituée de milliers d'étudiants serait lourde, procédurale, longue, compliquée et...quasi-déserte. Par contre, on a ici une chance de se faire entendre sans ces désavantages.

D'ailleurs, Clara Péron possède un siège au Sénat, l'instance supérieure qui s'occupe des affaires académiques et internes de McGill. Il réunit le doyen, les directeurs des facultés, le directeur des bibliothèques... et Clara Péron. Elle peut donc présenter des avis de motion pour l'adoption de nouvelles politiques. En ce sens, on ne peut que saluer l'initiative de Clara Péron et se pointer à la rencontre de mercredi (24 janvier).

Je passe la plus grande partie de mes journées au James Administration Building, siégeant sur divers comités. Il me faut donc un moyen réel pour ne pas perdre le fil des préoccupations étudiantes

Qu'est-ce que j'irais faire là: pour qui

«Voicing our message» s'adresse à tous les étudiants et étudiantes de McGill. Qu'ils étudient en Arts, en Sciences ou en Génie, qu'ils soient francophones, anglophones, blancs, noirs, verts, oranges ou tachetés, tous sont les bienvenus. C'est l'unique chance de vous faire entendre, petits mcgillois et mcgilloises en quête d'absolu ou simplement pour faire valoir un point. Peut-être détenez-vous une suggestion secrète gardée de vous seul pour garder le siège des toilettes propre, ou pour éviter de se geler les fesses en se promenant d'un bout à l'autre du campus. Qu'elles soient farfelues ou sensées, stupides ou réfléchies, les suggestions amènent toujours avec elles une

part de changement profitable et c'est pourquoi tous sont conviés.

De quoi ça a l'air: comment

Tout ce projet est bien beau, mais concrètement, quelle forme prendra-t-il? D'abord, une réunion demain, soit le mercredi 24 janvier à 14h30, au Leacock, salle 232. Au menu, on nous propose deux blocs, à savoir une partie consacrée à la présentation de ce qui existe déjà à McGill comme recours et d'une description du poste de Clara Péron. Suivra une période plus «ouverte» où les étudiants pourront se plaindre à cœur joie. Les membres du comité des affaires étudiantes (Judy Kwan, Claire Walsh, Lindsay Mendoza, Gurpreet Brar, Jon Mitchell, Amanda Beattie, Fred Sagel, Ali Shivji) ont malgré tout pris la peine de concocter un petit ordre du jour. On aura droit à cinq sujets principaux: la qualité de l'éducation, l'environnement d'apprentissage, les bibliothèques, les services de support et finalement, la transition à l'université. On peut d'ores et déjà tirer notre chapeau face à cette programmation solide.

Ça coûte combien: pub et budget

La campagne médiatique de VOV consiste en ceci: un vidéo d'une minute diffusé dans les classes ainsi que des affiches et tracts distribués un peu partout. Mais en avez-vous réellement entendu parler? L'efficacité de la campagne se mesurera donc demain. En attendant angoissé dans votre petit lit, à l'aube du 24 janvier, vous vous demanderez sûrement combien ça coûte, tout cela. Eh bien, sachez que le projet est sous l'égide de l'AEUM. Le budget de VOV oscille probablement aux alentours de 300 dollars. Une bonne partie du loyer me direz-vous. Oui, mais des peaux pour l'AEUM. Et en tenant compte de la campagne de publicité, de la location du local et autres coûts afférents, cette somme paraît raisonnable.


Qu'est-ce que ça va donner: l'impact escompté

Du fait qu'il n'y ait qu'une seule réunion prévue, on peut supposer que la réflexion sur les sujets abordés sera plutôt superficielle. De plus, on est en droit de se demander si l'université saura écouter et entendre les diverses recommandations. Car, en fait, la crédibilité de l'événement dépendra du nombre de personnes qui s'y présenteront. Pour un premier essai, il est cependant sage de ne prévoir qu'une seule rencontre, quitte à réajuster.

De surcroît, les conclusions de l'exercice de VOV seront présentées lors de la soirée «McGill dans la millénaire» où étudiants, sénateurs, gouverneurs, bref, où tous seront conviés. Cette soirée, encore en chantier, se tiendra au début du mois de mars. Il semble cependant que l'objectif de la chose ne soit pas réellement de changer les choses, ni de s'asseoir autour d'une table et faire avancer des projets. Plutôt, cette soirée prendra la forme d'une réception où l'on discutera et où l'on fera de beaux discours. L'enjeu principal de la soirée semble plutôt lié à la qualité du buffet qu'à se faire entendre, mais bon, on ne sait jamais.

Plus concrètement, VOV servira à titre d'outil pour Clara Péron et ses acolytes, leur démontrant notre vision et leur soumettant de nouvelles idées de projet sur lesquelles travailler. Dans un certain sens, ils se munissent d'un mandat étudiant et affirment notre juste représentation.

De plus, le moment semble particulièrement bien choisi. En effet, l'université est en phase de planification. On conçoit actuellement des plans stratégiques pour les dix prochaines années (plans qui seront bien sûr révisés l'an prochain). «C'est important en ce moment pour clairement présenter la vision étudiante et pour que l'université en prenne compte dans sa planification. Ils pourront écouter et peut-être modifier leur planification, le cas échéant», explique Clara Péron.

Finalement, «Voicing our Message», c'est bon pour nous, les étudiants. On peut se faire entendre et participer activement à l'amélioration de nos conditions. Si on s'implique, tout le projet prendra de l'ampleur et on pourra en escompter des résultats réels. Demain, moi j'y serai. Et vous? 

Le comité se réunira demain, soit mercredi le 24 janvier à 14h30 au Leacock Building, local 232.

campus

Au service de la communauté mcgilloise

Vous êtes en détresse?

Le Service de premiers soins est là!

ANNIE SABOURIN

Lors d'événements importants, comme le Frosh ou les soirées Quatre étages de l'AEUM, des accidents peuvent survenir, surtout quand l'alcool circule. C'est à ce moment là que la présence sur place d'une équipe de premiers soins devient importante.

Depuis 1996, l'AEUM possède une équipe de premiers soins. En 1998, elle a officiellement obtenu son statut de club, et en hiver 1999, elle est devenue un service de l'AEUM. Le service de premiers soins (SPS) est donc le petit dernier des services de notre association étudiante qui, tout compte fait, ne sont que 19 au total.

Une présence grandissante

Si on remonte à ses débuts en tant que club intérim, le Service de premiers soins a un peu plus de quatre ans. Sa montée a donc été fulgurante puisqu'il est devenu un service en seulement trois ans. Son équipe a d'ailleurs passé de 10 à 70 membres cette année.

«Nous exigeons de la part de nos membres une formation de base offerte par l'Ambulance Saint-Jean, ou un équivalent offert par un autre organisme. Certains de nos membres n'ont pas cette formation, ce qui signifie qu'ils ne peuvent pas couvrir d'événements, mais peuvent assister aux réunions et aux formations»,

explique Kris Fillion. Le SPS peut donc offrir des soins de qualité lorsque nécessaire.

Une présence sur le campus

Il y a deux types de services de premiers soins: sur appel et sur place. Le SPS de l'AEUM offre un service sur place. «Nous avons une équipe sur place lors des événements importants. Si un accident arrive, nous sommes présents pour prendre les choses en main», explique Kris Fillion. Par équipe, il veut dire qu'il y a toujours plus d'une personne présente en cas de besoin; le nombre de personnes dépend des disponibilités de chacun. Jusqu'ici, le SPS a été de plusieurs événements importants. Des équipes étaient présentes au Frosh de l'AEUM en début d'année scolaire,

à la Marche Terry Fox en septembre dernier, à un Quatre étages organisé au centre universitaire William Shatner le semestre dernier, ainsi qu'aux carnivals organisés par les associations de sciences et d'administration au cours des deux semaines dernières. «Nous tentons de couvrir davantage d'événements sur le campus», explique Kris Fillion démontrant ainsi que le service pourrait être encore plus présent, et de ce fait plus efficace.

Un besoin évident

«C'est bon de les avoir sur place et je crois qu'ils devraient être là», affirme Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM. La nécessité du SPS sur le campus est sous-entendue par le fait même qu'il s'agit d'un service, car seuls les clubs considérés essentiels deviennent des services. La plupart du temps, le SPS doit s'occuper d'étudiants ayant trop bu lors de divers événements. Il est déjà arrivé que le SPS ait envoyé deux étudiantes à l'hôpital.

«Il y a une bonne réponse à notre présence.

Les gens se sentent en sécurité puisque nous sommes là pour veiller à leur bien-être physique», explique Kris Fillion. De plus, il se peut que quelque chose de sérieux arrive et que l'ambulance prenne un certain temps avant d'arriver, ne partant pas nécessairement de l'hôpital



L'Ambulance St-Jean: une formation nécessaire

Royal Victoria. «Au bout de quatre minutes sans oxygène, les risques d'atteinte au cerveau augmentent. De plus, la meilleure chance de ranimer le cœur est durant la première minute», explique Kris Fillion démontrant ainsi l'importance du SPS sur le campus.

La prévention est plutôt limitée en raison du type d'événements que le SPS couvre, dont la majorité demeure des soirées. Le semestre dernier, le SPS a eu un stand au centre universitaire William Shatner pour renseigner les étudiants sur les cours de réanimation cardio-respiratoire (RCR). «Plus les gens sont certifiés, le mieux c'est. Nous tentons donc de promouvoir la connaissance en premiers soins ainsi que la prévention des accidents», affirme Kris Fillion. ☉

Philosophie

Idéal-logique

«L'approche est la suivante: il s'agit de prendre chaque sphère sociale (art, culture, science, économie, politique...) et de déconstruire le discours officiel qui masque généralement des rapports de force et tout jeu de pouvoir, pour enfin proposer une solution idéaliste, qui fasse partie d'un projet esthétique.»

-GUILLAUME GINGEMBRE

Pernicieuse démocratie

GUILLAUME GINGEMBRE

La croyance générale, entretenue par le discours officiel, est que «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes», pour reprendre la formule de Spinoza, et que l'histoire a enfin réalisé la liberté, transformant des citoyens évoluant difficilement dans un monde dialectique fait de guerres entre systèmes opposés en «animaux heureux» (Kojève) n'ayant plus à se soucier que de leur bonheur individuel, potentiellement égoïste, mais trop agréable pour être gâché par des considérations morales devenues superflues. La démocratie est désormais présentée et vécue comme un paradis terrestre, à peine dérangée, dans son auto-contemplation béate, par les mises en garde de rares penseurs critiques évidemment qualifiés d'allumés utopistes écrivant à la douce lumière d'un cône suspect s'éteignant sur un paradis artificiel.

Mais c'est oublier quelque chose de fondamental: la démocratie est un système politique, et la politique se définit avant tout comme une distribution de la violence.

Dans tout type d'organisation sociale, il y a une quantité irréductible de violence, et l'ambition du Contrat social est justement de maîtriser cette violence et de l'utiliser. Évidemment, une utilisation abusive du pouvoir peut aboutir à une révolution, d'où la nécessité de masquer le mieux possible cette violence, de donner l'illusion qu'elle n'existe plus. La démocratie n'échappe pas à cette règle. En effet, il existe des dispositifs de pouvoir, très subtils, mais implacables. Comme l'a démontré Michel Foucault, il s'agit de créer des structures qui enferment l'individu et qui aboutissent à l'élimination des «déviants». Le contrôle doit s'exercer sur deux objets: l'esprit et le corps. Dans ce processus de construction d'une domination totale, la définition de la folie est cruciale, dans la mesure où elle définit quelle rationalité est juste. Il ne s'agit pas seulement de définir QUE penser, mais aussi et surtout COMMENT penser, ce qui garantit le futur. L'esprit humain permet la pensée critique, mais est malheureusement très prévisible dans ses mécanismes de principes généraux: il va déduire logiquement des conclusions qui seront proches si les prémisses sont les mêmes. Donc, en maîtrisant l'énonciation de ces principes, qui sont très peu nombreux, il est possible de maîtriser globalement la production des idées.

Toutes sortes de structures sont créées pour assurer l'énonciation et la préservation de ces principes. L'école, dont le but affiché est d'intégrer l'individu dans le système, de même que les notions de devoir civique et de responsabilité morale sont des exemples de ce à quoi le pouvoir recourt pour maintenir l'individu dans les structures. La notion de solidarité peut aussi dans une certaine mesure être comprise comme une négation de l'altérité puisqu'elle définit le bien des individus comme étant dans le système (l'État-providence est la meilleure légitimation du capitalisme). La science, loin d'être objective, participe également énormément à la légitimation du système. En effet, les sciences sociales (seules aptes à justifier le pouvoir) sont changeantes en fonction de certaines situations politiques.

Mais il restera toujours des esprits récalcitrants. Ainsi les hôpitaux psychiatriques et les prisons sont créés pour exercer un contrôle sur les corps des déviants - définis idéologiquement - en les retirant de la société pour annuler leur pouvoir subversif, ou pour les éliminer totalement dans certains pays. À noter que ces derniers pays sont ceux qui clament le plus fort leurs principes moraux: plus la violence est flagrante, plus la morale est nécessaire. *Dancer in the Dark* dénonce très bien la présence et la violence de ces structures...

Mais lorsque la domination interne est assurée, le problème devient la confrontation avec d'autres systèmes. Tout pouvoir est dans son essence identique; la compétition va donc avoir lieu au niveau de la force pure et de la justification. La démocratie a trouvé une solution très hypocrite, mais remarquablement efficace. La confrontation de deux systèmes politiques est la confrontation de deux systèmes de pouvoir, et dont le paroxysme est logiquement la guerre. Cependant, la violence pure délégitime, même si elle est à la base de tout système. Il faut dès lors la masquer. La solution de la démocratie est d'évacuer cette violence dans les domaines moraux et économiques, le militaire ne venant qu'en dernier. La démocratie, en se posant comme défenseur des droits de l'homme, c'est-à-dire de l'espèce humaine, s'est arrogée le monopole de la justification. En effet, quiconque se proclamant ennemi de la démocratie devient aussi ennemi de l'espèce humaine, et se pose ainsi indirectement hors-humanité, ce qui justifie moralement sa destruction totale.

La violence sera d'abord économique (blocus), et celle-ci, moins visible, sera donc moins difficile à légitimer qu'une guerre. Cela touche surtout la population civile; donc c'est en essence plus violent. En cas de guerre, du fait de l'économie qui dope la technique, la puissance de destruction est énorme, menaçant d'autant plus les populations entraînées dans une guerre totale puisque idéologique. Cette puissance inégalée jusqu'alors explique l'universalité dont jouit actuellement la démocratie. Mais l'uniformisation des systèmes politiques ne signifie pas la fin de la violence. Au contraire, un ordre nouveau s'est établi au sein des démocraties, dont l'axe est la compétition économique (la mondialisation est une nouvelle expression de la violence), alors que la compétition intellectuelle cherche à s'approprier les canaux de justification, qui déterminent la forme du pouvoir. Bien sûr, il n'y a pas eu et il n'y aura pas de guerres entre démocraties, pour la simple raison que cela poserait un grave problème de justification nuisible à chacun des systèmes, mais la guerre économique est d'autant plus forte. Et là encore, le peuple est la victime. La démocratie est fondée sur l'hypocrisie, et non sur l'humanisme. ☉

musique

Renaud un public, aucune voix

HUGO DUCHESNE

Renaud a renoué avec la foule montréalaise après une absence de près de dix ans. La foule lui a réservé une ovation monstre, triomphale, alors qu'il n'avait pas encore chanté une note. Déjà, le Spectrum était Morgane de lui.

La tournée discrète de Renaud, Une guitare, un piano, Renaud, commençait à Québec, passant par l'Assomption et Ste-Thérèse avant d'atterrir à Montréal pour six soirs. Urbain Desbois assurait la première partie qui n'avait même pas été annoncée. Il nous a présenté sept petits bouts de chanson modestes, mais réussis. Les textes étaient drôles et les enchaînements des plus laconiques. Il a conclu en disant: «Je suis comme vous: j'ai hâte de voir le spectacle de Renaud». Visiblement, il était flatté que Renaud accepte de faire sa deuxième partie.


Pendant l'entracte, une chanson a retenu l'attention de tous les auditeurs: c'était l'«Hexagone», chantée par Renaud en algérien. C'était fait. Cris et agitations, la tête jaune et grise est apparue. L'air goguenard, toujours farouche, Renaud s'est mis à chanter plusieurs succès des albums Mistral gagnant et Morgane de toi. Le public, parfois un peu imbécile, quémandait quelques incontournables qui lui étaient poliment, humoristiquement refusés, sous prétexte que ses musiciens (Alain Lantier et Jean-Pierre Buccolo) ne savaient pas les jouer.

Tout y était donc. L'histoire d'amour entre Renaud et ses fans, l'ironie corrosive de ses monologues et la tendresse intéressée de ses dialogues: «Qu'est-ce que vous devenez? Toujours pas indépendants?» Le public revoyait son poète rebelle, son réfractaire inconditionnel, son anti-impérialiste, son pourfendeur de bourgeois, son défenseur de la nature opprimée et son héros du prolétariat. L'arrogant polémiste n'avait rien perdu de son militantisme, de sa révolte en filigrane et de son engagement; Renaud n'a pas changé, il a tout simplement troqué le

bruit pour l'intimité. Ses convictions sont aussi enracinées, ses mots aussi crus. L'homme s'y prend différemment pour les faire passer. Tout y était: les retrouvailles, les vieilles chansons, les interstices de guitare, les poèmes saisissants; bref, tout y était à part une chose. Il y avait un Renaud, un public, mais aucune voix. Renaud n'a plus de voix.

Renaud voulait, le public voulait encore plus, c'est la voix qui ne voulait plus. Une récitation de ses chansons l'aurait mieux servi, mais Renaud est courageux. Il n'a pas pris la sortie de secours. Il a chanté, en prenant bien soin à quasiment toutes les chansons, de s'excuser pour sa voix, invoquant par le fait même qu'elle était pourrie et que ses cordes vocales étaient altérées par la nicotine. C'est l'obstination de l'homme qui prenait le dessus sur la voix.

On aurait dit que malgré cette mauvaise voix, le public était apte à recréer les chansons telles qu'elles avaient été chantées il y a dix ou quinze ans. Dès ce moment, la voix ne comptait plus, elle était remplacée par l'homme devant eux. Les spectateurs voulaient davantage le voir que l'entendre. Oui, il faussait. Oui, il forçait et il le savait. Il demandait une certaine indulgence puisqu'on lui donnait beaucoup d'affection.

C'était un spectacle pour initiés, pour vendus d'avance. Devant une performance si intime et touchante, les gens pardonnaient tout d'avance jusqu'à en perdre, par moment, leur esprit critique. Il faut croire que la foule allait au Spectrum pour continuer à aimer, pour raviver le souvenir des chansons de Renaud. La distance critique prend le bord, quand on est Morgane de... 



Renaud et ses chants.

Les chiens ne mordent pas

SOPHIE PILLARELLA

C'est dans un Cabaret à peine rempli que le groupe rock québécois Les Chiens s'est produit, samedi soir dernier. Leur rage était si timide qu'ils s'apparentaient à des dobermans nouvellement castrés. L'ancien leader de Possession Simple tentait un retour après plusieurs années d'absence. On sentait que le chanteur jouissait d'une certaine aisance sur scène, mais au profit de qui, au service de quoi?



D'une poésie mal assurée, le chanteur a interprété successivement les pièces du dernier album La nuit dérobée qui, visiblement, lui sert de thérapie. C'est en fait une longue variation sur le même thème, celui de l'amour, que le chanteur chante déceptions sentimentales après déceptions sentimentales, sans se demander si tant d'histoires de cœur écorché intéressent encore quelqu'un.


La musique ne fait qu'accentuer la complainte d'un rock hésitant, qui évite les écarts et les explorations sonores. Avec deux guitares, une basse, une batterie, un piano et un harmonica, les possibilités sont pourtant infinies -quoique basic- mais le groupe a préféré rester en terrain connu. Les membres ne parviennent pas à exprimer toute la douleur que les paroles évoquent pourtant. Ce manque de justesse se traduit par des chansons courtes, dépourvues de riffs accrocheurs ou innovateurs, susceptibles de faire croître la notoriété du groupe.

Étonnamment, le public répondait favorablement au rock inoffensif des Chiens, mais force a été de constater que nous étions

entourés de têtes blanches, admirateurs inconditionnels venus encourager leur progéniture!

Il en va de même pour la première partie qui était pourtant assurée par le nouveau duo Gauthier-Miron, mettant en vedette le leader de French B., défunt groupe-culte québécois des années quatre-vingt. La différence? Un son nettement plus rock, des rythmes planants, des textes fantasques, mais encore une fois, c'est du déjà-vu. De toute façon, ce retour est sans prétention, mais un plaisir que s'offre ces deux habitués de musique. Si monsieur Gauthier se tient stoïque, tel un automate au beau milieu de la scène, son jeu intrigue et fascine. C'est visiblement en pleine possession de ses moyens qu'il pousse des rimes tantôt faciles, tantôt plus subtiles.

Les Chiens manquent donc peut-être un peu d'agressivité (et d'expérience) pour être qualifiés de groupe rock, tandis que Gauthier-Miron a du chien en raison de l'expérience de ses membres.

En somme, Gauthier-Miron et Les Chiens sont loin d'être méchants. 





Entrevue

Marie-Jo Thério: ex-universitaire qui se connaît

ANNE-MARIE ROLLIN

Pour Marie-Jo Thério, l'entrée à l'université, c'était la découverte de mécanismes sociaux. Parce qu'issue du système scolaire néo-brunswickois, c'est à l'âge de 17 ans que Marie-Jo Thério a entamé des études en littérature à l'Université de Montréal. Maintenant dans la mi-trentaine, cette femme bien de son temps se défend d'être musicienne d'abord et avant tout.

Liberté

Marie-Jo Thério a réussi à imaginer sa philosophie de vie. L'arbre à fruits, idée qu'elle a certes eu l'opportunité d'élaborer au fil des représentations de son spectacle «Arbre à fruits, arbre à fruits», c'est son concept passe-partout. Il est si simple et traduit si bien la réalité, qu'elle l'utilise à toutes les sauces. «C'est l'image de la liber-

une compagnie de disque. À travers nos responsabilités et une certaine organisation, on retrouve une liberté. Ce n'est pas dans une désorganisation totale qu'on est libre. On est plutôt aliéné à ce moment-là.» Alors, il faut faire un peu partie du système? «Il faut se trouver un système, se faire son propre système.»

Connais-toi toi-même

Marie-Jo Thério a les deux pieds sur terre. «On vit dans une société assez fuckée parce que ce qui est normal est fucké et ce qui est fucké est normal. Il faut être terriblement groundé pour faire ses propres choix. C'est qui qui disait «connais-toi toi-même»? La base de tout, c'est qu'il y a une certaine légitimation d'un tempérament, d'une nature que je ne connaissais pas, disons quand j'avais dix-sept ans. Je n'étais pas une petite girouette parce que j'avais une sensibilité propre. Mais j'avais des antennes; je ne connaissais pas mes outils très bien. Je savais que j'avais des

considère que cette expérience a été un «accident de parcours». Elle réalise depuis longtemps que cette défunte émission «fait partie de l'imaginaire» de toute une génération. Elle met même le doigt sur le bobo : «C'est sûr que si tu joues dans un téléroman au Québec, tu vas avoir une visibilité énorme».

L'image persiste pour vrai. «Avant de faire ce téléroman-là, j'ai principalement eu une trajectoire musicale. Aujourd'hui ça va mieux. Quand j'ai lâché Chambres en ville, j'ai réalisé que j'étais dans un étau parce que j'étais identifiée à quelque chose qui pour moi n'était qu'un truc de passage. Quand j'ai vraiment fait un changement catégorique, les journalistes n'ont pas pris au sérieux ma démarche musicale.» Le temps fait bien les choses. Son dernier album, La Maline, de même que le spectacle qu'elle présente en supplémentaires au Corona cette semaine ont reçu un bon accueil des critiques.

L'entrée à l'université, c'était pour moi la découverte de mécanismes sociaux que j'avais à l'intérieur. Il y a quelque chose qui s'est comme éclot.

Clandestine

Dès ses débuts, Marie-Jo Thério a été étiquetée de bohème, de voyageuse, de «clandestine» comme elle le dit elle-même. Elle a déjà vu l'Europe, Nord de l'Afrique, Vietnam, Amérique latine, Mexique, Russie, Bosnie et rêve de voir «mon dieu! bien d'autres pays. Je pense que l'on devrait tous partir en voyage pendant deux ans avant d'aller à l'université... ou après l'université. On a très peu de répit avant d'entamer quelque chose de déterminant. Le voyage est un livre d'étude extraordinaire. On devrait tous voyager.»

«Je ne suis jamais partie en voyage pendant un an. C'est ça le vrai voyage, mais je ne l'ai jamais fait.



té. Sa symbolique est très très très forte. Il peut voir tout s'agiter autour de lui mais, de part le fait que ses racines sont tellement profondes et fortes et son écorce tellement solide, il peut après ça avoir accès aux zones inexplicables, inconnues. C'est la plus belle image à laquelle on ne peut pas accéder. La liberté, c'est justement de pouvoir «pschit», perdre le contrôle sur les choses. Ça requière de la solidité intérieure, qui n'est pas du contrôle.»

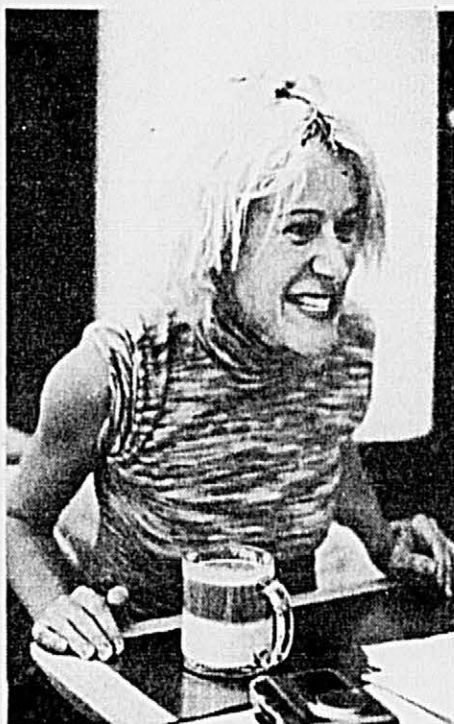
Le défi? «Accéder à une forme de liberté. Il n'y a personne entièrement et complètement libre. Je suis quand même greffée à



affinités, mais je ne faisais pas les choix tout à fait appropriés face à ça. À 35 ans, on commence à différencier qui l'on est vraiment.» D'ailleurs, quand on lui dit qu'elle est une artiste à part entière avec un style propre, le volcan entre en éruption : «Si on est toujours à l'affût des tendances des magazines, de ce qui est in, on sera toujours à la merci de ce que l'on nous proposera. Avoir son propre style, c'est tout à fait normal!»

Chambres en ville estampé dans le front

Chambres en ville, Marie-Jo Thério ne veut pas en parler trop longtemps, car elle



L'université

Pourquoi avoir choisi la littérature? «Je ne savais pas trop, je voulais aller me chercher des outils. Je ne me voyais pas prof de littérature, ni écrivaine. L'université... on dirait qu'on entre tellement jeune dans cette espèce de grand truc-là.» Elle a passé environ trois ans à l'université (il ne lui manque que deux cours pour obtenir son diplôme) d'étudier brièvement au Conservatoire. Elle a été renvoyée. «À l'époque, j'ai cru que c'était une tragédie. Des fois, la vie fait les choses pour nous. J'avais beaucoup plus besoin d'entrer dans le terrain de jeu, d'être en contact avec des éléments très réels.»

Malgré tout, «l'école, c'est cool aussi».



Être une minorité visible

L'Acadie, c'est le cordon ombilical de Marie-Jo Thério. C'est là qu'elle a découvert sa musique. «L'Acadie a été un privilège pour moi. J'ai été élevée au sein d'une minorité linguistique avec des structures qui l'a protégeait. Ça impliquait de vivre dans un contexte bilingue, d'être fascinée par l'exotisme. Ça m'a permis d'être curieuse, d'avoir une certaine ouverture face à ce qui n'est pas l'Acadie.» Elle acquiesce : «Oui, nous devrions tous faire partie d'une minorité visible. C'est un plus. Ça nous permet d'avoir conscience d'une certaine fragilité.»

Critique Danse

Entrevue



Dominic Côté



Échine Dō

D'un noir feutré émergent cinq femmes, telle une évanescence. Elles se retournent et s'éloignent lentement comme une vague traversant silencieusement l'espace. Elles deviennent une eau vacillante s'écoulant lentement, mais aussi mouvementée et écumant dans ses soubrecaux. À sa vue on se laisse tranquillement imbiber par la fraîcheur et la force d'Échine Dō.

Dès l'ouverture, la pièce *Traverses* chorégraphiée par Lucie Boissinot charme. Les éléments scéniques simples laissent toute la place aux danseuses. Jumelés aux éclairages nuancés de Fabrice Barilliet, ils permettent de diviser les zones où elles évoluent. De plus, à un certain moment la lumière crée une troisième dimension, alors que sur le mur voltigent et tournoient l'ombre des danseuses. Un rocher drappé sert de point d'ancrage à une danse, où assise seule une âme tourmentée tournoie dans son corps sans trouver l'apaisement. À d'autres moments, les danseuses se retrouvent en marge du tapis de danse ou aux limites de la pénombre, afin de laisser place à un heureux enchevêtrement de solos, duos et trios.

La variété des mouvements chorégraphiques permet à chaque interprète d'éta-

La beauté de la communication physique unissant les danseuses ressort particulièrement...

ler sa personnalité et de communiquer ses émotions dans sa gestuelle. Cependant, à d'autres moments dans le flot de cette effervescence, les mouvements chorégraphiques pourraient être mieux ciselés, pour que leur signification dans leur ensemble soit plus facile à cerner, car quelquefois ils se perdent dans un espace visuel restant flou. Par contre, une symbiose s'opère alors que les mouvements s'effleurent, s'influençant au contact l'un de l'autre tout en gardant leur souffle particulier. Les danseuses réussissent à projeter par delà la scène une magnifique communication prenant place entre elles. La beauté de la communication physique unissant les danseuses ressort particulièrement dans ce mouvement où l'une d'elles s'imbrique et se moule sur le corps d'une autre la saisissant. L'élégance esthétique et la force d'évocation ressortent aussi dans une simultanéité de mouvements au sol, ou par exemple, un instant immobiles elles se soulèvent, élevant leurs pieds qui retombent ensuite au sol pour reprendre racine.

Tantôt marche lente sur une musique de violons, tantôt s'animant avec énergie sur le rythme d'une musique allemande qui rappelle la douce mélancolie d'un voyage à travers les grands espaces blancs: Winter, Winter... und fliegt wie die Zeit (Hiver,

Hiver... et s'envole comme le temps). La pièce est un voyage éphémère. Toute la chorégraphie est donc une traversée graduelle dans une contrée inconnue. Une traversée intérieure s'installant lentement. Une traversée entre le corps et l'esprit. Une traversée puisant dans une grande gamme d'émotions.

Succédant à *Traverses*, la deuxième pièce chorégraphiée par Harold Rhéaume s'intitule *Éclipse*. Dans cette chorégraphie le langage prenant place dans l'espace est plus transparent et facile à saisir. Un disque surélevé en bois enveloppé d'une lumière vive, telle celle du soleil à son zénith, fait office de scène principale. Il offre un espace où les cinq danseuses s'exécuteront en solo. Ainsi, chacune viendra transmettre une part de son état d'âme, une partie de sa vraie nature; un poème sur l'identité humaine. Comme dans un cérémonial, elles offrent une preuve d'appartenance à leurs semblables. Tour à tour, s'expriment une fougue énergique, précise, pénétrante et frisant la perte de contrôle, un calme impassible se changeant en trépidations intenses dans une magique mélancolie, une force de caractère vibrant et jallissant dans un jeu entre intimité et extériorité, une sensualité

et un plaisir se mouvant avec une grâce orientale, et enfin une plénitude et une quiétude intérieure se révélant dans les plus petits détails. Pendant ce cérémonial, l'éclairage se referme sur le disque dans un mouvement concentrique, rappelant le phénomène lumineux d'une éclipse. Il faut remarquer que l'ambiance sonore est un beau casse-tête. Tout d'abord, de la techno juxtaposée à du classique. Ensuite, des gouttes acoustiques et un chant nous transportant; ramenant silence et calme intérieur. La musique nous emmène dans un monde où mouvements et émotions se fondent. À certains moments, dans les silences et même superposés à la musique, le souffle et les exclamations des danseuses marque le rythme des mouvements. Un dialogue invisible mais palpable entre les interprètes et le public s'accomplit.

Il faut remarquer que l'ambiance sonore est un beau casse-tête. Tout d'abord, de la techno juxtaposée à du classique. Ensuite, des gouttes acoustiques et un chant nous transportant; ramenant silence et calme intérieur. La musique nous emmène dans un monde où mouvements et émotions se fondent. À certains moments, dans les silences et même superposés à la musique, le souffle et les exclamations des danseuses marque le rythme des mouvements. Un dialogue invisible mais palpable entre les interprètes et le public s'accomplit.

Montréal est une scène culturelle dynamique où la danse occupe une place de choix. Tous auront entendu parler des grandes compagnies dont le succès semble être contagieux. Malgré les opportunités, il n'est pas aisé de faire sa place au soleil. C'est pourtant ce que voudraient accomplir une jeune compagnie de danse montréalaise.

Échine Dō, c'est d'abord cinq copines, toutes danseuses dans la vingtaine, ayant décidé d'unir leurs efforts pour débiter leur carrière d'interprètes, travailler avec des chorégraphes reconnus, et prendre leur futur en main. Initialement, fonder leur compagnie de danse représentait un

« Fonder leur compagnie de danse représentait un moyen de vivre leur passion commune. »

moyen de vivre leur passion commune. «On étudiait ensemble aux Ateliers de danse moderne de Montréal et c'était bien clair qu'en sortant de l'école on voulait avoir

un projet à nous cinq. On s'est regroupées ensemble parce qu'on travaille bien ensemble. On est super copines! On travaille aussi bien au niveau administratif qu'au niveau de la création», affirme Judith Baribeau. La scène montréalaise est sûrement très vivante, mais ce n'est pas évident d'y trouver sa place comme interprète. Pas facile d'être une jeune danseuse. A la fin de leurs études, elles devaient acquérir de l'expérience, car les subventions n'arrivent généralement que deux ans après avoir débuté le métier, d'où l'intérêt de fonder leur propre compagnie. «Il fallait trouver des projets en sortant de l'école parce qu'on ne voulait pas arrêter de danser du jour au lendemain. En plus, on voulait se lancer dans des projets qui nous plaisaient avec des chorégraphes qui nous plaisaient», confie Manon Sylvestre. Elle-même chorégraphe, elle a préféré se concentrer sur l'interprétation, le groupe voulant s'ouvrir à des influences extérieures. D'ailleurs, les jeunes danseuses, pour leur premier spectacle, ont su s'allier à des chorégraphes reconnus, tels que Lucie Boissinot et Harold Rhéaume. Pendant leur formation, elles avaient déjà monté un spectacle en collaboration avec le théâtre La Chapelle, dont les gens ont bien voulu renouveler l'aven-

ture pour monter une co-production. Elles ont ainsi eu beaucoup d'aide du milieu de la danse. De plus, leur premier projet les amena à toucher à plusieurs facettes du spectacle, comme la direction artistique, les relations de presse et la trésorerie. Cette expérience s'avéra bénéfique pour leur nouvelle compagnie. «Il ne faut pas croire que le succès vient tout seul. On doit aussi y mettre des efforts pour se faire connaître du monde du spectacle et espérer attirer le regard d'un distributeur», affirme Annie de Pauw. Le spectacle *Traverses/Éclipses* a pris plus d'un an à grandir, échelonné sur plusieurs périodes de création intense. Le travail s'est fait en complicité avec les chorégraphes. Elles ont décidé ne pas intervenir dans la démarche artistique, mais plutôt de se concentrer sur l'interprétation. Cela leur laisse toutefois une certaine liberté au niveau de l'invention des mouvements. Puisqu'elles ont été formées à Montréal, leurs influences sont surtout d'ici. Elles recourent cependant à différentes techniques de danse. Nos influences sont plutôt un métissage», affirme Isabelle Marcotte. Mireille Baril ajoute aussi qu'elles puisent aussi leur inspiration dans le quotidien et leur travail, la plupart enseignant aussi la danse. Le plus difficile est sans doute de gérer un emploi du temps chargé. Elles

Puisqu'elles ont été formées à Montréal, leurs influences sont surtout d'ici. Elles recourent cependant à différentes techniques de danse. Nos influences sont plutôt un métissage, affirme Isabelle Marcotte.

n'ont pas compté les heures investies dans ce projet. Cependant, elles ne peuvent encore vivre de la danse comme interprètes. Heureusement, elles ont pu compter sur le soutien financier de la fondation du maire de Montréal, de Desjardins et de temps de répétition à Danse-Cité. Pour leur premier projet, elles ont eu le support de collaborateurs jeunes et énergiques qui ont eu à cœur la réussite de la compagnie. Échine Dō est donc un succès d'équipe et synonyme d'une grande complicité. ☉



Manon Sylvestre



Judith Baribeau



La danse contemporaine s'exprimant dans une grande beauté



Annie de Pauw



Mireille Baril

Expositions

Internationale Virologie numismatique, ou de l'utopie...

GUILLAUME GINGEMBRE

Une galerie d'art au centre de Montréal s'est transformée en cellule anarchiste, et nous plonge dans un monde d'utopie et de contestation symbolique visant à influencer le pouvoir par l'art.


Le nom de l'exposition, qui est aussi le nom d'une des cellules présentes, est à cet égard très éloquent: internationale virologie numismatique. Virologie, venant de virus, signifie contamination, alors que le terme numismatique renvoie à la collection de billets de banques, internationale étant une allusion à la critique des structures. Et en effet, au milieu de la galerie a été installée une antenne anarchiste, où des billets de banques sont censés être tamponnés. La signification de cet acte résume bien l'esprit de cette exposition.

En tamponnant les billets, les membres d'une telle (dés)organisation enlèvent leur valeur monétaire, puisque les banques qui les récupèrent se voient dans l'obligation de les détruire. Mais en même temps, de tels billets acquièrent une valeur artistique et sont très recherchés par les collectionneurs. C'est ainsi que l'anarchie, par des tentatives de désorganisation du pouvoir et par des actes symboliques peut transformer pacifiquement la politique en art, ou du moins faire tendre le monde vers l'esthétique. Et c'est le but de cette exposition: faire réfléchir le visiteur sur les relations entre art et politique, utopie et réalité, et plus spécifiquement sur le place des avant-gardes. Cette exposition est un questionnement sur le rôle joué par la fiction (à comprendre en tant que message, intellectuel et artistique)

sur la réalité, alors que la question posée est de savoir dans quelle mesure la révolte d'aujourd'hui, mue par un besoin d'idéal, peut influencer le monde de demain. Ceci explique le slogan accompagnant les portraits de penseurs qui ont réfléchi sur la liberté pure, comme Nietzsche, ou More, ou des révolutionnaires rêvant de justice, comme Rosa Luxembourg, ou Bakounin: "conspire today, inspire tomorrow". Ces

révolutionnaires ont été maîtrisés par l'ordre conservateur, et ont dû mener un combat analogue (quoique bien plus destructeur) à celui que les avant-gardes doivent actuellement livrer contre l'establishment artistique soutenu par les politiques culturelles, et si peu ont percé, ils ont indubitablement influencé les évolutions politiques et sociales, de même que l'avant-garde imprime une direction à l'art établi. Si l'essence de

l'utopie est d'appartenir à un autre monde, il semble que l'idéalisme et le sens esthétique peuvent d'une certaine manière influencer le monde réel.

Une objection cependant est possible, et elle provient d'une apparente contradiction: il faut s'organiser pour désorganiser. La réponse à cela est que l'anarchie est plus un mode d'être au monde, dont les expressions revêtent différentes formes, d'où la référence à plus de 18 personnalités, et à toute une série d'événements (de la commune de Paris de 1871 à Seattle en novembre 1999) ou de courants (dadaïsme, hippie, surréalisme, lutte des classes...). La possibilité de regrouper ces courants sous un même nom provient du fait que tous étaient caractérisés par un désir d'utopie, beauté pour l'art ou justice pour la politique, et par un vœu de définir de nouveaux moyens de satisfaire ce désir. En ce sens, ce mouvement est une invitation à la pensée libre et iconoclaste, et à l'esprit critique mais constructif et tendant vers le beau. À voir. 



Vive la solidarité! Vive le prolétariat!

Jusqu'au 10 février 2001, 460 rue Sainte Catherine Ouest, espace 511. Entrée libre du mardi au Samedi de 12 heures à 17 heures.

Observatoire 4: l'art qui voyage

SOPHIE PILLARELLA

Gravir les marches du 372 Sainte-Catherine Ouest est toujours un plaisir. De portes en portes, le plancher de bois franc craque et divulgue de grands lofts blancs, identiques par la forme, mais uniques par leur contenu. Ce building situé en face des studios de Musique Plus est réellement un des trésors cachés de Montréal.

Quantité d'artistes contemporains locaux y exposent gracieusement leur travail pour des amateurs plus ou moins férus d'art. Jusqu'au 17 février prochain, la galerie Observatoire 4 présente l'exposition Inwardly du sculpteur Kosio Minchev. Dirigée par Josette Oberson, cette galerie a pour respectable mandat de faire connaître au Québec des artistes étrangers minoritaires et, à son tour, de permettre à nos talents d'expatrier leur art. C'est au tour de Kosio Minchev, Bulgare d'origine et New-yorkais d'adoption, d'élargir ses horizons. Cette exposition ne vaut pas le détour en soi, mais après tout, c'est l'intention qui compte.


Il y est question de trois installations, à

première vue sans lien apparent, mais qui finalement, se rassemblent sous le même thème. Dans un premier temps, nos yeux se posent sur une tête de loup moulée vers laquelle sont braqués deux tuyaux au bout desquels sont insérés deux moniteurs format de poche. Cette première sculpture, comme les deux autres, tend à exprimer la dualité qui habite la plupart des thèmes usuels ou abstraits. Dans ce cas-ci, les deux écrans remplacent les yeux de l'animal synthétique, présentant à la fois l'intérieur et l'extérieur d'une même réalité. Intention identique véhiculée par la seconde oeuvre. Cette fois-ci, deux têtes moulées (le crâne de l'artiste ayant servi de modèle) placées aux extrémités de la pièce sont reliées par

un câble rouge. Symbole du sang, des armes et de violence, la corde confronte ainsi l'homme à la paix. Finalement, la pièce maîtresse de l'exposition, Inwardly, reprend le même thème sous l'angle de la religion au travers d'une installation où trois portes côte à côte confrontent voyeurisme à dévotion.

D'une blancheur ton sur ton, les pièces de Minchev occupent accessoirement l'espace et offrent froideur et distance aux spectateurs. Pour Minchev, la démarche empruntée peut être spontanée ou réfléchie, mais, de fil en aiguille, le sens de ses oeuvres peut diverger de la trajectoire originelle. S'il fait à la fois usage de matériaux recyclés et de nouvelles technologies,

Minchev n'y voit aucune raison particulière sinon d'utiliser les matériaux de sa génération.

Avoir l'opportunité de voyager et de partager son art avec d'autres cultures est l'une des raisons qui a motivé Minchev à participer à cet échange. Avec Inwardly, on se rend compte que l'art est universel. De Bulgarie à Montréal en passant par New York, on est en terrain connu. 

Inwardly est présenté jusqu'au 17 février 2001 à la galerie Observatoire 4.



Théâtre

Les règles du questionnement

HUGO DUCHESNE

Deux pièces de Jean-Luc Lagarce ont fait rire le public de l'Espace Go, mais aucun rire gras, aucun rire compatible avec les théâtres d'été; c'était un rire intelligent qui questionnait les spectateurs. Au fait, riaient-ils d'eux-mêmes?

D'abord diffusée sur les ondes de France-Culture puis créée en France dès 1994, *Les règles du savoir-vivre* dans la société moderne met en scène une Dame, Andrée Lachapelle, seule, en noir, sans décor, qui se livre à la lecture d'un manuel de bonnes manières du XIX^e siècle français. Les gens ont commencé à rire en même temps qu'ils ont commencé à se questionner: ce manuel, semblable à une série d'énumérations de l'étiquette qui doit présider à chacun des grands rituels de l'existence, s'appliquerait-il au XXI^e siècle?

prévu d'avance. Il ne reste plus qu'à paraître surpris et à ne pas se questionner. Les bonnes manières sont enfin regroupées, il ne reste plus qu'à les suivre, qu'à les lire: «c'est pas vraiment compliqué».

En racontant une histoire avec un personnage solitaire intempestif, Lagarce montre un monde fini, en parfait contrôle de sa chute, qui maquille ses incertitudes avec beaucoup d'apparences, de par cœur, où la gestion du paraître règne et sévit, et pour laquelle se transforme l'humain qui s'y conforme. Afin d'exprimer ce vide exis-



L'élégance d'Andrée Lachapelle et la désinvolture d'Annick Bergeron.

que québécois? À sa première performance soliste, Andrée Lachapelle nous demande: «Est-il besoin de dire qu'il est bon d'être assorti et que, pour préciser ma pensée, le bon assortiment est un juste moyen, excellente méthode pour répondre avec efficacité aux difficultés inhérentes à l'existence?» Plusieurs questions du genre, plusieurs ironies. La Dame tente en vain de nous instruire, et pour cela, elle a recours à des préceptes bienséants; ils sont à suivre et à appliquer. Le public rit pour ne pas se laisser déborder par «les futilités accessoires que sont les sentiments».

La maîtrise et la virtuosité d'Andrée Lachapelle convoquent à un exercice de style, sans pour autant diminuer la précision et l'écriture construite de Jean-Luc Lagarce. Ce qui est intéressant dans la pièce, c'est que la langue réussit à faire vivre une anecdote quasi anti-dramatique. Les accents sont tantôt humoristiques, puisqu'il est bon de rire de l'artificialité et de l'élégance morale des préceptes. Là où le ton gagne en gravité, et où le rire devient jaune, la pièce devient une métaphore de l'emprisonnement face auquel le personnage préfère, comme un peu tout le monde, par souci de simplicité, ne pas déroger.

Le manuel des bonnes manières à suivre est un clin d'œil au maniérisme, aux postures bienséantes, à la conformité, au prosélytisme et à la coquetterie. Plus importants que la mort, la naissance ou tout autre thème, sont les rapports aux usages qui les codifient et aux solutions de rechange qu'ils entraînent et qui tiennent lieu ici, de valeurs à transmettre. Le plaisir de Lagarce est sentencieux au sens où il passe en revue toutes les étapes de la vie, de la naissance au choix des parrains-marraines, du choix du prénom aux fiançailles, du mariage, veuvage, aux noces d'or et ce, jusqu'au deuil avec une austérité d'usage et de nombreux ritus. Dans ce manuel, tout est écrit, tout est

tentiel, et de renforcer le questionnement humoristique, la Dame lit des passages en insistant sur les conventions, les repères logiques et la médiocrité de certaines positions sociales. Il y a est question de pourparlers, d'amour-propre, de réprimandes au besoin, de récompenses substantielles, d'hérédité, d'attitudes courtoises, de supposée grâce naturelle (elle est là, la beauté romantique du manuel), de l'argent qu'on est censé mettre sur le cadeau de son filleul et des tests qu'il faut passer devant la belle famille, puisque le jour arrive où l'on se demande: sommes-nous le bon candidat à marier?

Le metteur en scène Serge Denoncourt a réussi un travail de sobriété et de dépouillement, habilement rehaussé par une virtuosité verbale absurde par moment. L'élégance et la fermeté rendues par le personnage font vivre la langue, tout en maintenant le questionnement et le rire.

Cela est toutefois moins convaincant dans la deuxième pièce de la soirée, *Music-Hall*, où Annick Bergeron incarne une chanteuse de variétés qui s'accroche au monde qui la rejette. Elle est accompagnée de ses deux danseurs-chanteurs, Henri Chassé et David Savard, qui, costumés en Elvis, font semblant d'exister avec elle.

Cette pièce est une tentative de raconter une histoire, celle de la précarité du monde du spectacle incarnée toute entière dans la métaphore lente et désinvoltée d'une chanteuse qui vivote autour de son tabouret et recense ses échecs du passé. Avec humour et lucidité, avec ellipses et répétitions, *Music-Hall* met aux prises trois artistes qui, malgré les salles vides, persévéreront dans le monde du spectacle puisque visible, ils le font pour eux. Nous ne devenons que de simples témoins. ☉

Les règles du savoir-vivre, jusqu'au 3 février à l'Espace Go.

L'effet psychotrope d'Extasy_land.com

JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE

Pour une cinquième année consécutive, le Théâtre Denise-Pelletier accueille à la salle Fred-Barry les finissants du Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Cette année au programme, une pièce de Jean-Frédérique Messier, tirée d'une idée originale de Dominic Champagne, également collaborateur à la mise en scène (les deux avaient pris part au projet *Cabaret Neige Noir*). *Extasy_land.com* devient ainsi le dernier rejeton du CADM, expressément commandé par les étudiants de la promotion 2000 et pour plusieurs première expérience sur une scène professionnelle.

L'histoire? Don't ask! Comment résumer le dédale d'histoires parallèles, le lien entre des scènes et des personnages qui semblent à première vue ne pas en avoir, bref comment donner un aperçu du «résultat d'intentions et d'inspirations plutôt disparates» de l'aveu même de l'auteur. Le mieux, je vous dirais, c'est qu'à la place d'aller voir un film le vendredi soir au cinéma Paramount, le summum de ce qui se fait en termes de commercialisation de l'industrie du divertissement et de la consommation, serait d'aller voir cette pièce; d'abord par curiosité, puis ensuite et surtout pour le divertissement, car c'est bel et bien ce que la pièce réussit de mieux, nous divertir. Alliant l'éclectisme, comme l'*entracte* de gumboots sur un remix d'une chanson de Jean-Loup et le streap-tease des principaux protagonistes (vous devinez que le sexe est un thème omniprésent tout au long de la pièce), et un portrait éclaté de la société moderne et du sentiment absurde, *Extasy_land.com* réussit mieux à divertir qu'à susciter la réflexion.

En un mot, le travail, le sexe, la spiritualité, la drogue, la gourmandise et l'anarchie seront les différents moyens que les personnages emploieront dans leur quête de sens ou leur fuite de l'avant dans un monde pour eux incohérent. Soulignons ici le texte de Messier, où les dialogues donnent lieu à certaines perles tel l'un des élans d'impatience, je dis bien l'un, d'Artur - le personnage du français très bien rendu par Jean-François Poirier - cette fois sur le thème de la 'grandeur' de l'Amérique: «Amérique mon cul, oui. Pour moi c'est pas ça l'Amérique. Ça n'existe plus l'Amérique. On est en plein dans la nostalgie d'un rêve. Ça veut plus rien dire». Ou encore un éclair bien senti de clairvoyance de l'étudiante au doctorat devenue escorte (incarnée par Salomé Corbo): «Dans mes bons jours, je me disais que le coït était les êtres humains qui unissaient leurs forces pour goûter ensemble à la transcendance. Maintenant je me demande si la sexualité est pas une maladie. T'sais comme les vaches qui souffrent si on trait pas leur pis» et d'enchaîner,

«Des fois, j'ai l'impression de traire des hommes pour les empêcher de s'entre-tuer». Finalement, je me dois aussi de noter l'exceptionnel monologue de Capucine Biba, incarnant une maîtresse pâtissière, sur le plaisir des sens que procure la gourmandise, divin péché.

Dans mes bons jours, je me disais que le coït était les êtres humains qui unissaient leurs forces pour goûter ensemble à la transcendance. Maintenant je me demande si la sexualité est pas une maladie.

Jean-Frédérique Messier s'est inspiré comme point de départ pour cette création d'une démarche de Dominic Champagne, à savoir sa recherche d'un directeur administratif au Théâtre Il va sans dire, sa compagnie théâtrale. Il proposera aux étudiants du Conservatoire le thème de l'emploi, cette mesure du rang social asservissant l'homme, pour baser leurs improvisations. De ces dernières résulte la pièce. Avis aux intéressés, il y a une distribution d'extasy.

La Méchante Classe comprend Karine Beauchamp, Patrice Bélanger, Salomé Corbo, Eve Duranceau, Vladana Milicevic, Antoine Mongrain, Frédéric Paquet, Jean-François Poirier, Marie-Hélène Racicot et Dominic Théberge.

Extasy_land.com se tiendra à l'affiche jusqu'au 27 janvier. Des supplémentaires sont annoncées pour le 1^{er}, 2 et 3 février. Salle Fred-Barry, 4353, rue Sainte-Catherine Est. Information et réservation: (514) 253-8974.

Site web: www.denise-pelletier.qc.ca



Une secte millénariste en la fin du 20^e siècle

littérature

DANIEL DESCHÈNES

Depuis quelques années, l'humour québécois vers deux tendances opposées et, disons-le, un peu déroutantes pour l'intelligence: ou bien, le rire est gras, les méchancetés nombreuses et les victimes, toujours les mêmes; ou bien, c'est le règne de l'ironie, de l'ambiguïté. *La fin du monde est à sept heures* était tout à fait représentative du deuxième courant, et bien des gens furent estomaqués par les apparitions parfois scandaleuses de Bruno Blanchet, qui y jouait un personnage grotesque et imbécile.

Cela étant, la question à poser est la suivante: comment lire le recueil de Bruno Blanchet (*Choses à ne pas faire*) sans avoir en tête tous ces passages à l'écran où il rotait, alignait une suite de borborygmes comme unique discours, bref, sans penser à ses pitreries qui ont pris d'assaut l'écran pendant trois ans à tous les vendredis? Aussi pourrions-nous renverser la question: publierait-il aujourd'hui s'il n'avait pas fait de l'absurde son mode de vie en direct devant nous? Le livre est-il en soi une merveille de génie loufoque ou, au contraire, est-il un autre de ces produits médiatiques qui perpétuent le personnage plutôt qu'un propos digne de mention?

À cette question, nous pouvons dire que *Choses à ne pas faire* procurent un plaisir

paradoxal. Nous rions, certes, mais après coup, nous nous demandons inévitablement pourquoi. Une phrase comme celle-ci: «Si vous avez soudainement très chaud, c'est peut-être que quelqu'un vous en veut et qu'à quelque part, vous servez de poupée vaudou à fondue» ou encore celle-ci: «Si vous offrez une belle boîte en cadeau à quelqu'un pour Noël, vaut mieux la mettre dans une boîte laide, sinon c'est pas clair» montrent bien le potentiel de divertissement de ce type de littérature.

Cependant, après avoir terminé le livre, une sensation de vide intense nous assaille. Quelle était la finalité, le but, l'intention de l'auteur? Le problème de l'humour au Québec découle peut-être de ce qu'on ne lui assigne aucune portée autre que divertis-

sante, et par conséquent, tout produit humoristique se transforme en vulgaire objet conformiste qui, à la limite, étant donné qu'il ne s'attaque à aucun aspect social, accepte implicitement l'ordre établi, le monde tel qu'il est donné actuellement.

En fait, il faut dire que l'ambiguïté est tellement bien créée que le lecteur se demandera réellement si cet homme est intelligent ou non, si toute cette fantaisie sans but est le fruit d'une mûre réflexion ou non. Là réside peut-être son génie. Mais, encore une fois, que vaut le rire s'il oublie son utilité? ☹

Bruno BLANCHET. *Choses à ne pas faire*, Montréal, Les Intouchables, 2000, 169 pages.

cinéma

Quand un grand chef d'orchestre veut jouer sa musique

FRANÇOIS BONNEAU

Après deux ans d'attente, Guy Ritchie, roi de la publicité européenne et nouveau mari de Madonna, arrive enfin avec un second film. *Lock, Stock and two Smoking Barrels* nous avait laissé coi d'étonnement devant une histoire rocambolesque remplie de scènes inusitées. Seulement, *Snatch* nous laisse un arrière goût de déjà-vu.

S'inspirant beaucoup de son dernier film et de la nouvelle vague de films de gangsters créés par Quentin Tarantino, *Snatch* cherche avant tout à mettre en valeur les talents artistiques d'un réalisateur à l'égo aussi gros qu'un diamant, désespérément recherché par la multitude de ses personnages.

La minute où Franky Four Fingers (Benicio del Toro) met la main sur un diamant de 84 carats, tous les petits truands et gangsters londoniens cherchent par leurs propres moyens, peu orthodoxes, de se l'approprier. Ceux-ci incluent le roi de la pègre londonienne (Alan Ford) et ses malabars, un armurier russe peu recommandable (Rade Serbedzija), trois petits malfrats paumés, un tueur à gage (Vinnie Jones) sous les commandes d'un diamantaire américain et enfin, deux pauvres mecs dont la vie ne tient que par le désir d'un boxeur (Brad Pitt). D'ailleurs, on ne comprend pas la moindre syllabe de ce boxeur. La route est pavée

pour un immense jeu au chat et à la souris pour la quête du diamant. Le diamant passera tour à tour dans chacune des mains, mais apportera aussi avec lui une diminution drastique de l'espérance de vie de chacun des possesseurs.

Cette longue course s'essouffle très rapidement une fois que chacun des personnages eu possession du diamant au moins une fois dans ses mains. Le réalisateur est toutefois un des plus grands virtuoses de la caméra: il manie l'objectif comme Jimi Hendrix maniait sa guitare, avec force, rapidité, talent et aimant bien enfreindre quelques règles.

Seulement, Guy Ritchie ne se limite pas qu'à la mise-en-scène: il a lui-même écrit le scénario. On fait alors vite le tour des personnages qui... se ressemblent tous. Ainsi, à chaque fois que les différents acteurs interagissent, on a toujours droit au même déploiement de testostérone: des confrontations de regards entre durs, des coups de fusil intarissables

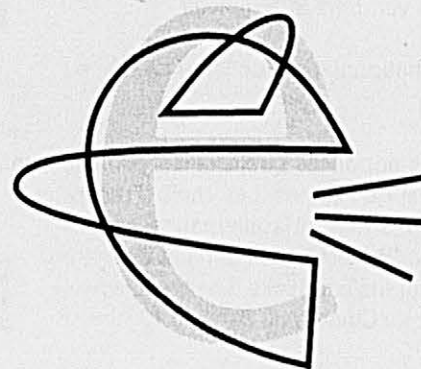


bles et du sang qui éclabousse jusqu'à l'œil du spectateur. La maîtrise de l'ellipse laisse à désirer, et de peur que l'on ne saisisse pas la complexité de l'histoire, on explique et motive les actions de chaque personnage, ce qui gâche le suspense. On comprend mal pourquoi il n'a pas voulu développer le personnage de Benicio del Toro, la nouvelle vedette de l'heure.

Enfin, il aurait été plus utile que Guy Ritchie se serve de ses talents de publiciste pour nous faire désirer le point central de son film: le diamant, et non des chaussures de cuirs italiennes, des montres TAG Heuer, une trame sonore éclectique, etc. Car là où avait excellé avec brio François Girard dans *le Violon Rouge*, en nous présentant le fameux violon rouge comme la vedette de son film, on perçoit mal dans *Snatch* l'âme du diamant et les raisons derrière les efforts déployés pour un caillou de 84 karats. Cela dit, bien que l'on surnage dans un monde fermé de petits truands, on assiste tout de même à une œuvre d'une grande beauté esthétique, contenant des moments très forts comme une embuscade ratée, une rencontre hasardeuse dans un pub et une scène de combat de boxe entre titans du ring, qui n'a rien à envier à n'importe quel Rocky. ☹



«Signez ici pour ton paquet de snatch»



LE FRANÇAIS, PARLONS-EN.

La Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec tiendra une journée thématique sur :

La langue d'enseignement et l'enseignement des langues
le 2 février 2001

au Cercle universitaire de l'université

Pour participer à cette journée, vous devez obligatoirement vous inscrire.

Des formulaires d'inscription sont disponibles à l'Association étudiante de l'Université McGill ainsi qu'aux locaux des syndicats des professeurs et des chargés de cours de l'université.

Vous pouvez aussi téléphoner au secrétariat de la commission au (514) 864-8181.

Le nombre de places est limité.

La journée se déroulera en français. Cette activité est organisée dans le cadre du programme des journées thématiques de la commission.

Québec 

Commission des États généraux
sur la situation et l'avenir de
la langue française au Québec
www.etatsgeneraux.gouv.qc.ca

Le Délit suggère culturellement

cinéma

Les rivières pourpres
Un film de Mathieu Kassovitch (La Haine) avec Vincent Cassel et Jean Reno. Un thriller à la française: rouge et blanc, neige et sang à profusion, presque X-Files et encore mieux.

À l'affiche dès le 26 Janvier.***

15 février 1839
Un film de Pierre Falardeau, mettant en vedette Luc Picard dans le rôle du Chevalier De Lorimier. 7 ans. Rébellions 1837-1838. Les derniers moments de deux patriotes qui, puisque nous connaissons déjà l'histoire, seront pendus.

À l'affiche dès vendredi le 26 janvier.

Goddess of 1967 (The)

À l'affiche dès vendredi le 26 janvier.

Festival international de Publicités 2000, au Cinéma du Parc.

Les meilleures annonces publicitaires primées au dernier Festival de Cannes. Les chefs-d'œuvre suédois, brésiliens, américains, allemands, anglais et canadiens de la discipline sont le reflet de notre société de plus en plus complexe. Le film sera projeté tous les jours au Cinéma du Parc, du 19 janvier au 1er février 2001.

Prends ça court !
Au Monument National, mardi le 23 janvier.

spectacle

Opéra McGill
Venez admirer nos divas mcgilloises du 24 au 26 janvier dans l'opéra Les noces de Figaro.

Marie-JoThério
Marie-Jo chantera les titres de son plus récent album La Maline.

Des supplémétaires de son spectacle d'octobre seront données du 24 au 26 janvier.

Loco Locass
Jeudi le 25 au Club Soda
Chick Corea
Avec l'OSM vendredi le 26 janvier à la PDA

théâtre

Monsieur Bovary au TNM., texte de Robert Lalonde inspiré de Flaubert Visiter l'univers mental du créatif auteur de Madame Bovary
Jusqu'au 11 février

événements spéciaux

Fête des neiges
Début des plaisirs de l'hiver à Montréal des le 27 janvier

Salon de l'auto de Montréal du 26 janvier au 4 février. Broum! Broum!

Ce soir... On sort

JONATHAN ARÈS

au Living

Living, samedi 20 janvier 2001

Haut-lieu où amateurs de clubs et de nuits endiablées se rassemblent, le Living, bar universitaire de l'Université de Montréal, s'est taillé une place dans la scène montréalaise. L'endroit, s'étendant sur trois étages, offre le samedi trois styles musicaux différents: de la deep house à saveur latino au sous-sol, du house solide au rez-de-chaussée et de la musique dance typique à l'étage supérieur.

Plus chic que les autres bars universitaires, la population fréquentant ce club est un mélange de jeunes professionnels et d'étudiants. Bien sûr, comme tout bar in qui se respecte, on retrouve dans la foule ce qu'on peut appeler les m'as-tu-vu ou les je-sors-dans-une-place-branchée (race surtout propre au boulevard St-Laurent), ce qui n'aide pas beaucoup à l'ambiance. Malgré cela, la plupart des gens s'en donnent à cœur joie sur les rythmes endiablés et savamment calculés du DJ XL sur la piste de danse principale qui est au rez-de-chaussée. Pour ce qui est de l'étage supérieur, étant donné la mauvaise aération et les dimensions de la piste de danse, seuls les plus braves se font vraiment aller les hanches. Au sous-sol, la piste de danse, encore plus minuscule, est souvent occupée par des gens qui ont davantage le goût de discuter.

Outre le prix d'entrée (8\$) et l'absence de spéciaux sur l'alcool, le Living n'est certes pas destiné, pour tout le monde mais seulement pour ceux qui veulent voir et être vu et les amateurs de house.



Critique disques

Johnny Cash
American III: Solitary Man

(American)

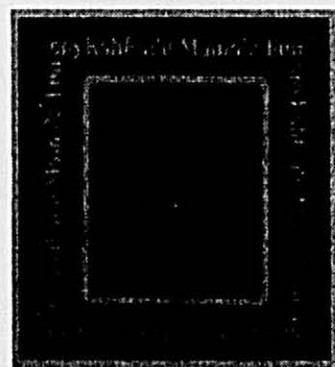


SOPHIE PILLARELLA

Si Johnny Cash évoque encore pour vous chapeau et bottes de cowboy, cette conception risque de tomber à l'écoute de son dernier album *American III: Solitary Man*. Avec une quarantaine d'années d'expérience et presque autant d'albums à son actif, le countryman s'est adouci, mais n'a pas perdu le feu sacré. Avec cet album, c'est la sensibilité de l'homme qui n'a plus rien à prouver, mais qui pense d'abord à se faire plaisir avant de satisfaire la critique. Majoritairement constitué de reprises, *American III* redonne vie à de vieilles chansons oubliées («Solitary man» de Neil Diamond) et revisitées par la voix usée mais combien émouvante de Cash. L'album, c'est aussi des chansons plus jeunes («I won't back down»; Tom Petty et «One» de U2) qu'il honore à sa sauce yankee-folk. Si la totalité des pièces s'orchestrent autour des traditionnels guitares et fiddles propres au country, l'utilisation sporadique du piano et de l'orgue tend à rendre le style plus accessible. À noter que Cash s'est entouré de maîtres (Merle Haggard, Marty Stewart, Norman Blake) et de muses (Sheryl Crow, Laura Cash), procurant aux chansons un relief admirable. **8/10**

Erykah Badu
Mama's Gun

(Motown)

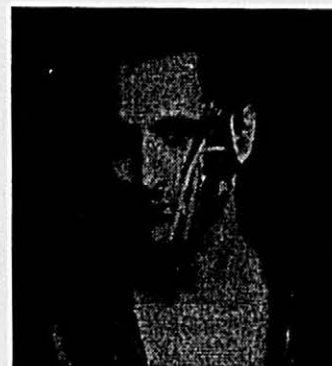


ANNE-MARIE ROLLIN

Pour sûr, Erykah Badu ne fume pas. Sa voix est d'une clarté presque irréaliste; elle est dénuée de toute impureté. De la même manière, son dernier disque *Mama's Gun* transpire la géométrie, l'ordre presque maniaque. Tout est à sa place au bon moment, ce qui résulte en une sonorité aseptique, contrôlée et régulière dans ses moindres détails. En fait, ce qui démarque Erykah Badu des autres artistes R&B, c'est le soin qu'elle accorde aux silences. Après tout, savoir jouer habilement avec les chutes est primordial pour créer l'expérience cyclique proprement R&B. Dans le genre, l'atmosphère est plus importante que l'émotion. Un indispensable ces jours-ci. **8.5/10**

Mirwais
Production

(Native)



JONATHAN ARÈS

Propulsé dans le monde des grands grâce à sa très grande collaboration avec Madonna (c'est l'homme derrière le tube *Can't Take My Eyes Off You*), Mirwais a sorti en automne 2000 son propre album qui dévoile les souches du dernier album de la madone. Autrefois seulement connu par des groupes tels que Daft Punk, le Français jadis membre des Garçons revient en force avec ses sonorités électro si typiques des années 80. Même si *Production* est inégal, ses moments forts, tels que *Disco Science* avec son échantillon de Cannonball des Breeders ou bien son dernier extrait, *Naïve Song*, mélange de synthés cheapos, guitare et de voix transformées au vocoder valent la peine de s'y attarder. Avec ses sons rétro-électro redécouverts et revisités et cette touche typiquement française, Mirwais est un bon exemple du nouveau son de la pop du futur. **7.5/10**

Le chant mystérieux des sirènes

CÉDRIC LAVAL

Difficile de parler d'un film qui mêle les sirènes de la mythologie occidentale au quotidien humide et glauque de Shanghaï; qui mêle les genres du film de gangsters et du mélodrame amoureux; qui semble si proche de nous manipuler et dont l'une des premières paroles, prononcée sur écran noir, est : «Tu mens». Il m'a fallu plusieurs jours pour mettre quelques idées au clair. Encore aujourd'hui, je ne peux me placer que sous l'égide du «peut-être», tout entier imprégné des virtualités du songe...

Disons, peut-être, pour commencer, qu'il s'agit d'une histoire d'amour tragique comme le cinéma en regorge, à la traîne de la littérature. Mardar est amoureux de Moudan, mais trahit cet amour en l'entraînant dans une sordide histoire d'enlèvement. De désespoir, la jeune fille se jette dans la rivière Suzhou et promet qu'elle ressuscitera en sirène...

Ce qui nous mène à une seconde piste: il s'agit en fait de l'histoire d'amour entre un vidéaste amateur et une sirène. Plus prosaïque que ses consœurs du conte ou de la mythologie, cette sirène se nomme Meimei et se représente à demi-nue dans un immense aquarium posé au milieu d'un bar miteux où se réunissent quelques mâles chinois solitaires et frustrés. Fasciné par la jeune femme, le vidéaste ne la quitte plus du regard (c'est-à-dire de la caméra, puisqu'une partie du film est tournée en caméra subjective, procédé qui peut paraître exaspérant par instants si l'on ne partage pas la fascination du sujet regardant). C'est donc une déclaration d'amour sur vidéo qui prend, pour nous charmer, des voies narratives tortueuses...




Ou encore: il s'agit d'une relecture chinoise du thème du double, déjà exploré par Hitchcock dans *Vertigo* (la référence s'impose avec d'autant plus d'insistance dans l'esprit du spectateur occidental que la musique a des accents très «hermanniens»), dans la mesure où Meimei est le sosie parfait de Moudan et que Mardar est persuadé que les deux jeunes femmes ne sont qu'une seule et même personne...

Ou bien il s'agit d'un suspense psychologique autant que policier, laissant le spectateur indécis quant à la sincérité des personnages et à la véracité de leur récit: Mardar est-il transi d'amour ou de folie? Meimei joue-t-elle un double jeu ou ignore-t-elle réellement ce qui est arrivé à Moudan? Le vidéaste/narrateur nous manipule-t-il depuis le début en nous faisant croire qu'il raconte son histoire alors qu'il ne s'agit peut-être que d'un songe?

Ou peut-être: c'est l'histoire d'une caméra que l'on tente d'apprivoiser, d'abord convulsive et maladroite (j'ai trouvé un peu irritante cette manière de filmer «branchée» dont les justifications a posteriori pèsent peu en regard du mal de cœur ainsi créé), engluée dans la fascination amoureuse (c'est-à-dire la face lumineuse du narcissisme), qui acquiesce par la suite une plus grande liberté en accédant au mode objectif, se permettant de construire un film complexe en même temps qu'elle fait l'expérience d'un regard qui s'ouvre sur l'extérieur et plonge dans les replis tragiques de la vie.

Ou peut-être (mais il faut ici redoubler de prudence), il s'agit de la lutte métaphorique entre la présence écrasante du passé et celle, plus flottante, du présent, entre la Chine et l'ailleurs (l'Occident?) symbolisée par cette femme qui renaît en sirène (la sirène étant un personnage totalement étranger à la mythologie chinoise, selon les propres dires du cinéaste Lou Ye)...

Ou enfin, c'est l'histoire d'un film envoûtant et d'un spectateur envoûté, de quelques phrases prononcées sur un écran noir qui vous suivent longtemps après la projection, d'une expérience cinématographique souvent fascinante, irritante parfois, dont le charme insinuant fait songer au chant mystérieux des sirènes... 

C'est vrai.

Un journal francophone à McGill.

Chaque semaine, on sort un numéro qui parle des grandes questions de la vie étudiante: la politique, la culture, l'éducation, Stockwell Day, et ta mère. Venez nous visiter, parce qu'on est au bureau à journée longue toute la semaine. Sixième étage du *New Chancellor Day Hall*.

Le 28 janvier, entrez à l'université par le salon.

Tout sur les programmes d'études au 1^{er}, 2^e et 3^e cycles lors du **Salon des études !**

Dimanche 28 janvier, 11 h à 16 h

Pavillon 3200, rue Jean-Brillant
Stationnement gratuit
Métro Université-de-Montréal

Information
514 343-6032
www.umontreal.ca

L'université du monde
Université  de Montréal

24

CA VA COGNER! CA VA SUEUR! CA VA CRIER!

Pis ça, c'est juste le réchauffement.

BUDWEISER VOUS INVITE AU PLUS GROS PARTY DU SUPER BOWL EN VILLE!

En vedette:

**SUPER BOWL
XXXV**

- Pubs américaines
- Écran géant
- Animation
- Prix de présence
- Groupe R.O.C.K.

Terrain:
Medley
1170, rue St-Denis

Coup d'envoi:
28 janvier
à 16h

Entrée:
Gratuite
(sur présentation d'une
capsule de Bud, sinon 2\$)



18 ans et plus. Places limitées.
Les logos Super Bowl XXXV et
NFL sont des marques déposées
de la National Football League.

**SOYEZ
D'ATTAQUE!**



Budweiser®

